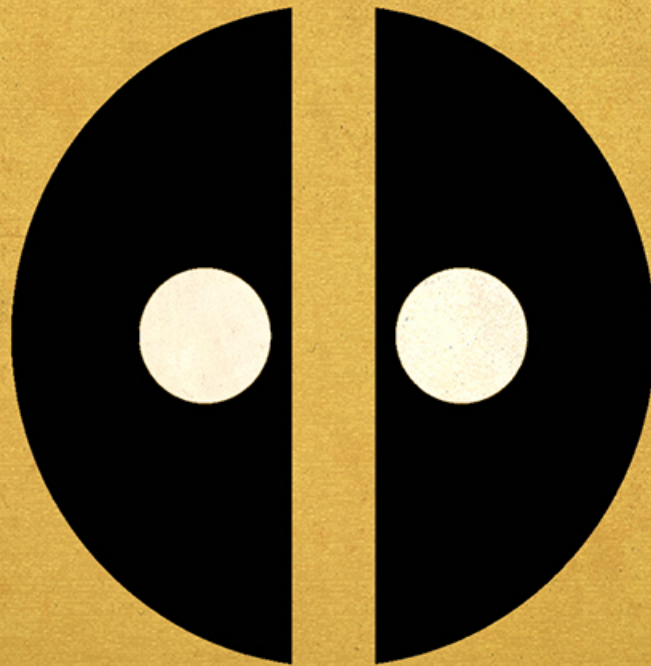


SUPER / ANTIHEROS



11
TEXTES
COURTS



SUPER ANTIHÉROS

Revue Squeeze numéro **28**

SOMMAIRE

[Un haïku] de Philippe Minot	2
<i>Lèvre larve</i> de Luna Baruta	3
<i>Tuez-les tous !</i> d' Anixa Carrie	15
<i>Petit Dragon</i> d' Emmanuel Brasseur	29
<i>L'invasion des soucis</i> de Jacques Franck	37
<i>Nuisible</i> de Stephan Ferry	41
<i>La malédiction de Toter Winkel</i> de Noé Bezborodko	53
<i>Bang Bang</i> de Tampa Simoni	64
<i>Redevenir l'absent</i> de Gilles Ascaso	77
<i>Altere heros</i> de Pierre Brignon	84
<i>Drago Benedetto</i> d' Emilie Woestelandt	96



Les auteur·e·s	112
Ours	116

[UN HAÏKU DE]

Philippe Minot

kryptonite aux yeux
aveuglé de ses remords
en pleurs il voit mieux

LÈVRE LARVE

Luna Baruta

Je la sens fendre ma lèvre inférieure.

De ma langue je la ramène à l'intérieur de ma bouche, la coince devant mes dents du bas. Avec l'habitude je le fais sans trembler. Sans psychoter en raison de la personne en face de moi et ça fonctionne, le chef Samson garde ses yeux bien plantés dans les miens, son regard à peine dissipé par mes seins sur lesquels il s'échappe de temps à autre, presque malgré lui. Ma poitrine a toujours aimanté les iris, ça a commencé tôt puis ça a empiré. Tout comme elles qui éclosent sans prévenir. De plus en plus nombreuses. De plus en plus souvent. Je l'emplis de salive, avec le temps j'ai appris que ça les immobilisait un court moment. On nous a répété qu'on apprenait dans les livres d'histoire mais, je le sais, on apprend de notre chair et seulement d'elle.

Alors voilà, tu travailleras sur ce plan de travail principalement.

Chef Samson articule ses phrases comme on offre un trésor. Son travail, la prunelle de ses yeux, on le respecte pour ça et il se respecte en retour, il le répète avec emphase :

On ne se trouve pas dans n'importe quelle cuisine, tu l'auras compris.

Je profite qu'il se tourne pour la récupérer dans ma bouche entre le pouce et l'index, délicatement, ouvre la boîte de Cachou dans laquelle je l'enferme. Auparavant je les envoyais valser d'une pichenette ou les empochais dans mes jeans, j'ignorais à quel point elles étaient précieuses.

Tes références sont excellentes. Ici, l'erreur n'est pas humaine, tâche de ne pas me décevoir. Alors, demain huit heures ?

Je lui assure un sourire grave, à la hauteur de sa solennité. Pendant quelques secondes, il me jauge encore. Il en a vu défiler des dizaines, des prometteuses qui n'ont pas tenu, cadence ou qualité, parfois les deux. Dans son esprit il s'essaye à des paris, je m'en fous, je resterai le temps qu'il faudra, inattaquable.

Dehors la bruine se rompt sur mon fond de teint, sur mes yeux sobrement maquillés. Je dégrafe mon soutien-gorge à travers le tissu de ma chemise, rehausse ma capuche et fends la rue, ombre parmi les ombres.

J'arrive le lendemain sept minutes en avance ; ni trop ni pas assez. Celle qui s'appelle Julie porte un chignon duquel rien ne dépasse. Il existe des cheveux domptés comme s'ils avaient appris. Il existe des ongles qu'on pense inattaquables, à la forme harmonieuse et à l'éclat parfait. Les miens, je les ai toujours rongés, je les camoufle derrière des faux pour qu'on ne tique pas, je peux aussi feindre d'être jolie, que je n'ai pas de poils, que ma chevelure toujours fut blonde. Je peux feindre que je n'ai pas d'anomalies, pourtant lorsque mes hanches se sont arrondies, que de mon sexe a coulé le sang, lorsque mes seins ont éclos en même temps que les boutons sur mon visage, quelque chose a ouvert ma lèvre.

J'ai onze ans et je mâche. Je mâche toujours longuement, mettant un point d'honneur à pulvériser la nourriture, la réduire en de minuscules particules, je me sens puissante, j'agis. La

fourchette de ma mère tinte contre son émail en métronome rapide, elle ne s'accorde pas de pauses, elle avale. Celle de mon père repose sur le bord de l'assiette, il parle, il critique, moi je mâche et mon esprit entier se concentre à l'intérieur de ma bouche, très tôt j'ai appris le nom des dents, je détourne leur fonction, j'expérimente. L'intérieur de ma bouche est un royaume dont je suis la reine. Je déchiquette la chair du poulet de mes incisives centrales, c'est plus long ainsi et moins facile mais toujours je gagnerai.

Je mâche la chair et sur ma lèvre point une douleur. Une gêne discrète qui pique. Je replie ma lèvre sous mes dents pour passer la langue sur ce que je pense être du sang, morsure ou coupure. Dessous quelque chose gigote. Dessous quelque chose chatouille ma chair. Mes doigts saisissent ce qui s'est coincé dans ma gencive, l'extirpent de ma bouche. Mes parents continuent à bruire, personne ne se regarde, les yeux rentrés en soi, les yeux polarisés sur ses propres pensées, hiérarchisant, neutralisant, leurs yeux qui ne découvrent pas, entre mon index et mon majeur, une larve blême moins longue qu'un ongle. Mes yeux à moi s'affolent, se lèvent sur eux, moins pour leur demander de l'aide que pour vérifier que réellement ils n'ont rien vu. Ma main disparaît sous la table et mes doigts pressent le ver pour l'écraser. Soudés, ils roulent sous leur pulpe le minuscule corps bien trop existant dont le cadavre pègue comme la colle des étiquettes sur les pots de verre. Ma langue patrouille sur ma lèvre, la sillonne, je n'ose rien dire, ma gorge glacée par la peur qu'il en vienne d'autres, mon doigt poisseux, l'incompréhension et la peur, je ne suis pas normale.

La salle du restaurant est vide, pourtant les silhouettes planent déjà et hantent les lieux. Partout, l'affairement, l'excitation quotidiennement convoqués. La parole de Julie revêt un usage purement performatif : démiurge de mon plan de travail, les

mots qu'elle prononce flottent quelques millisecondes avant de s'inscrire dans mes mains qui officient.

Pour l'instant, elle n'est pas déçue ; je manie les couteaux avec aisance, j'aime leur lame, leur danger permanent, mon geste a appris la rapidité, la précision, la fermeté, mon caractère, la soumission polie.

Je méprise la plupart des humains mais dois reconnaître que parmi eux se cachent des génies. Dans l'histoire des découvertes on peut compter une bonne part de hasard mais ce n'est pas suffisant ; il y a des personnes qui regardent les pierres, il y en a qui font du feu.

L'épisode de la larve avait constitué un traumatisme dont je ne savais plus, les jours passant, s'il s'avérait ou non réel. Au bout d'un moment, je le déclarai inexistant, préservant ainsi ma santé mentale ; il arrivait de rêver, n'est-ce pas ? C'était sans compter une nouvelle éclosion quelques semaines plus tard, en pleine salle de classe, qui me plongea dans un désespoir profond. Encore, j'eus la chance de ne pas être observée et cette fois-ci j'enfermai l'horrible ver dans le réservoir de mon taille-crayons, enfoncé au fond de ma trousse. Je passai le reste de la journée à le sortir par intermittence, examinant avec horreur le corps visqueux se tortiller entre les copeaux de bois. De retour chez moi, je déposai la larve dans une boîte opaque en fer. Les nuits suivantes, je ne dormis pas ; en une semaine, quatre larves naquirent de ma lèvre.

La paranoïa devint totale : je ne pouvais parler à quelqu'un sans craindre une éclosion, et l'horreur et les conséquences qui en découleraient. Ainsi mon visage se maintenait tourné vers le bas, regardant les autres par en-dessous, ma lèvre inférieure repliée, mordue, anticipant une éventuelle arrivée, toujours alerte, plongée dans une perpétuelle inquiétude. Cette obsession s'accrut et, ne pouvant me concentrer sur autre chose, mes résultats scolaires dégringolèrent. On me qualifia

d'adolescente renfermée à tendance autistique. J'incarnais l'échec de mes parents et ils se séparèrent, s'accusant l'un l'autre d'être la cause de mon état. Ma mère quitta la ville avec un type qui travaillait dans les assurances et avec qui elle fit deux gosses ; elle m'envoya une carte pour chaque Noël pendant cinq ans, puis elle s'abstint. Je restai chez mon père et, pour mes treize ans, je me promis de ne jamais devenir comme lui. L'alcool dans lequel il s'échouait le rendait encore plus vulgaire et pathétique qu'auparavant ; je l'entendais chaque nuit à une heure avancée percuter les meubles de la cuisine, en quête d'une dernière bouteille. Il ramenait des filles aussi. J'ignore s'il les payait, après tout il était toujours beau mec, l'alcool n'ayant pas encore ravagé ses traits. Il baisait, je regardais mes larves. Il tombait, je regardais mes larves. Il hurlait ivre mort et je regardais mes larves.

On envoie les entrées des premières tables. Trois carpaccios de Saint-Jacques de la baie de Seine, avruga et œufs de saumon. Deux ceviches de daurade au ponzu et à la coriandre. Deux mille-feuilles d'aubergines rôties à la ricotta, crème d'olives noires et vinaigrette aux fruits secs. Quatre foies gras de canard de la maison Lafitte, chutney figues et rhubarbe. Je prends plaisir à regarder Julie dresser les assiettes, puis à la relayer. Derrière les chairs malaxées et travaillées, j'oublie les bêtes mortes.

Les vrais hommes aiment la viande rouge, répétait mon père. Ils la mangent crue. Ils la dévorent.

Impeccables plastiquement, les serveurs et serveuses pouffent en cuisine ; la rumeur court qu'un hôte particulièrement exceptionnel s'inviterait ce midi. Julie hausse les épaules : elle entend ça tous les jours. Chef Samson les reprend : dans cet établissement, chaque client est exceptionnel et se doit d'être traité comme tel.

Inévitablement je pense à Hugo, dont les mains délicates

sublimaient le moindre aliment. En tant que prof au CAP, il lui était formellement interdit de fréquenter les élèves en dehors des cours, pourtant il m'invita à manger un soir. J'acceptai en bégayant, dingue de lui depuis la rentrée. Je m'étais préparée depuis des années : je savais quelle tenue enfiler, quels sous-vêtements, comment me maquiller, me coiffer. Les nuits passées à fantasmer sur Hugo calcinaient mon bas-ventre. J'avais tout imaginé, jusqu'à la forme et le goût de sa queue, son haleine le matin, ses peurs d'enfant qui le hantaient encore, ses névroses, ses passions. Je fus prête rapidement. En descendant l'escalier je tombai sur mon père qui resta bouche bée : nos relations consistaient à se croiser accidentellement et à se laisser des mots pour les courses – il ironisait sur mon régime alimentaire qui se réduisait à des conserves et des pâtes tandis que je suivais une formation cuisine. Quelque chose passa dans ses yeux, un éclair que je n'aimais pas, je le connaissais pour l'avoir déjà croisé quand il ramenait ses filles. Je claquai la porte, pleine de vie et de désirs, mes pieds foulant la nuit, légers mais déterminés, en direction de la gare, la lune semblait sourire.

En avance, Hugo tapotait la carte de l'hôtel-bar-restaurant qu'il avait dû élire pour qu'on n'y croise personne. À travers la baie vitrée je le dévisageai, douloureusement beau. Majoritairement seuls, les autres clients devaient être de passage, des VRP arpentant dans des villes différentes les mêmes établissements soir après soir. Je poussai la porte d'entrée comme une reine brave la foule. Hugo cacha sa surprise mais il me trouvait sublime, il mit plus d'une heure à me l'avouer. Bien sûr j'appréhendais l'éclosion, je restais sur mes gardes mais avais appris à devenir discrète, à rendre les larves imperceptibles en les ôtant rapidement ; c'était devenu un réflexe.

J'en ôtai une dès l'apéritif, la bazardant sous ma chaise. Hugo n'y vit que du feu ; intimidé, il évitait de me regarder

droit dans les yeux, il parlait vite et bien, irrésistible, me racontait son enfance en Bretagne et l'envie d'y retourner qui le pourchassait régulièrement. Lorsque j'évoquai la révolte de femmes de marins cancalais, il fut impressionné.

Je n'avais pas l'habitude des conversations intéressantes ; devenue moins sauvage, je fuyais malgré tout les personnes de mon âge, m'en tenant au strict nécessaire de sociabilité, préférant les livres aux humains. Aidée par le vin, la discussion avec Hugo s'envolait, de joutes verbales en plaisanteries, revenant sur des notes plus graves lors de considérations sur le monde. Notre complicité s'affirmait ; mon esprit se maintenait en ébullition.

J'ôtai la deuxième larve entre l'entrée et le plat de résistance. Grisée par le vin et l'exaltation, je repoussai l'évidence du rythme d'éclosion anormalement soutenu lors de l'arrivée de la troisième, surgissant à la dernière bouchée de ma souris d'agneau. Une accalmie teintée d'inquiétude marqua le dessert, une Tatin succulente, et m'apaisa. Hugo parut pris de remords pendant le café, insista de nouveau pour que ce rendez-vous reste secret. Je le rassurai et profitai du contexte pour poser une paume tremblante sur le dessus de sa main ; le contact me foudroya. L'union de nos deux peaux avait ouvert un puits d'énergie ; je pouvais sentir les atomes s'ébrouer, l'électricité des ampoules varier par notre magnétisme, mon corps entier se couvrir de délicieux frissons. Dans ses yeux je lus la réciprocité, la fièvre immense qui l'habitait, je crus enfin à un possible et mon sexe s'embrasa.

Il retourna sa main pour caresser la mienne, ma lèvre frémit ; agitée de soubresauts, jamais elle n'avait bougé de la sorte, séisme annonciateur d'une catastrophe certaine. Je tentai de l'enfermer sous ma dent mais elle ne répondait plus, mue par une volonté propre. Comme brûlée par le feu, je retirai ma main de l'emprise exquise d'Hugo, saisis la serviette de table pour la porter à mon visage et courus aux toilettes.

Les larves déferlaient.

J'en saisisais des poignées que je jetais dans la cuvette, elles rebondissaient bêtement, ne cessant de se tordre dans l'eau ou sur l'email, ma lèvre en dégueulait des dizaines, elles pénétraient ma bouche, je crachais sans pouvoir toutes les expulser. Je pressai le bouton de la chasse d'eau pour les faire disparaître, de nouvelles chutaient dans le trou, elles étaient infinies. Je me vidai pendant de longues minutes.

Je sursautai au son des doigts toquant à la porte. Je suppliai Hugo de me laisser seule et devant ses insistances, devins mauvaise, ma diction hachée par les démons qui ne cessaient de pulluler, le traitai de pédophile, de mâle frustré et impuissant, déversant des torrents de haine pour qu'enfin il fuie. Sa chaussure s'abattit sur la paroi et ses talons claquèrent le sol avant de faire place au silence. Le cul sur le carrelage froid, les coudes lâchés sur la cuvette, je pleurai en expulsant dans le chiotte les dernières infamies.

Ce soir-là je compris que tout espoir était brisé.

Je frotte le revêtement comme si ma vie en dépendait. Chef Samson, le tablier à peine taché, m'observe discrètement, hoche malgré lui la tête : pour l'instant j'ai gagné. Le service ponctué d'anicroches entre le saucier et la pâtissière fut de qualité. Pas de contretemps ni de critiques des consommateurs pourtant tracassiers, on se laisse envahir par la torpeur du travail admirablement exécuté, le calme béat d'après la bataille qu'il faudra revivre jour après jour, plat après plat.

Julie m'adresse un sourire sobre mais honnête. Prétextant un rendez-vous important pour mon appartement, je ne traîne pas.

À mon retour de l'affreux rendez-vous avec Hugo, mon père ivre mort affalé devant la télé, son regard narquois sur mes yeux gonflés par les larmes, les mots qu'il prononce, sa

moquerie immonde, sa méchanceté fielleuse, ma haine qui enfle sans exploser, ma chambre-refuge qui ne peut rien pour moi, un arrière-goût acide, ma tête frappée contre le mur, trois fois, six fois, dix fois, le sang qui s'implante jusqu'au fond de ma gorge. Prise d'une fureur sans nom, j'ouvris chacune des boîtes refermant les larves que je conservais, mouillai des tissus d'essence, y foutus le feu, regardant ma vie brûler avec les flammes. L'odeur carbonisée des corps me purifiait étrangement. Mon père, trop bourré, ne sentit rien. Au bout d'un long moment ne restèrent que des cendres, bouts de moi calcinés trônant dans ces grandes boîtes.

Le lendemain je versai le contenant de la première dans son café. Je réitérai mon geste chaque jour, constituant une vengeance silencieuse que je savais inutile mais qui me soulageait partiellement, presque magiquement.

À l'école, Hugo m'évitait et je le lui rendais bien, la honte empêchant toute parole. Plus seule que jamais, je m'astreignis corps et âme à la cuisine, passant de bonne élève à excellente.

Face à l'écran, les jambes écartées sur mon canapé, je clique sur la souris pour démarrer la vidéo. Vêtues en écolières, deux Asiatiques aux corps parfaits feignent d'étudier un menu de restaurant. Le serveur, un blondinet baraqué, modestement vêtu d'un boxer blanc, vient prendre commande. Les étudiantes échangent des sourires mêlant stupéfaction, gêne et amusement mâtinés de mines coquines, elles toisent le membre qui transparaît à travers le tissu du sous-vêtement, assurément colossal. Elles choisissent les menus 3 et 7 en ricanant, le serveur oscille entre professionnalisme et minauderie. À peine parti il revient déjà les bras chargés de quatre assiettes, assurant que c'est le cadeau spécial du chef. Plan en plongée sur la table, un poulpe entier, un tartare d'huîtres, un homard, un pâté en gelée. Le serveur va leur montrer comment déguster, il s'agit tout d'abord de se mettre à l'aise. À la vue du premier

nichon de l'écolière je mouille et ma lèvre frétille. Mon index caresse le sillon de ma chatte à travers la culotte.

La première larve éclot quand les doigts du serveur saisissent une partie du pâté. La texture aqueuse de la gelée semble sortir de l'écran pour irradier mon bas-ventre, je plonge un doigt dans mon sexe, un autre frottant mon clitoris. Le serveur donne la becquée à la plus canon qui refuse tout d'abord puis accepte docilement après qu'il lui a tartiné les contours de la bouche. Sa peau luit sous l'éclairage criard. Elle gémit. S'ensuit un enchaînement d'événements aboutissant à une partouze sur la table du resto. Les huîtres fourrées dans un cul, le poulpe dans une chatte, les pinces du homard malmenant les tétons et, cerise sur le gâteau des fluides, le Chef, jeune bronzé musclé, s'invite à la fête muni d'un cul-de-poule débordant de sauce béarnaise. Les consistances des aliments sur les complexions des peaux me font chavirer. Je peine à retarder l'orgasme, lorsque les huîtres dégoulinent de la bouche d'une belle, j'explose, trempée.

La main avec laquelle je ne me branlais pas récupère la dernière salve de larves et je regarde fièrement le saladier rempli de leurs petits corps tortillants.

Tandis que les personnes de mon âge découvraient les joies du sexe et de la fête, j'agonisais lentement au sein d'une vie réglée comme du papier à musique. Le matin je mélangeais les cendres et le café, je passais la journée à l'école puis rentrais, souvent je me branlais, les larves affluaient, je les recueillis, les brûlais. Je ne savais pas vraiment pourquoi je m'évertuais à préparer quotidiennement cette mixture ; peut-être l'injustice qui me mettait dans une rage invincible me poussait-elle à me venger sur mon père, fautif de m'avoir mise au monde, salaud d'avoir enfanté un monstre ; peut-être diffusais-je simplement un appel à l'aide, espérant secrètement que quelqu'un se rende compte de quelque chose et, par là même, puisse m'extraire

de ma détresse, me rassurer. Je caressais l'idée qu'il y en avait peut-être d'autres, des comme moi, des aberrations honteuses aux vies brisées.

Le changement ne fut pas radical. Lorsqu'on côtoie quelqu'un quotidiennement il est difficile de percevoir les modifications qui s'opèrent en lui. L'enfant grandit, on ne distingue pas les modalités de sa croissance, le biologique travaille dans l'ombre, par touches imperceptibles, dans le presque invisible. C'est un beau jour qu'on s'époustoufle, qu'on discerne précisément les variations, leur envergure. Un détail peut faire office de loupe, d'élément déclencheur, nous révélant alors la totalité mutante. Pour ma part, ce fut ce soir de fin d'hiver.

Le froid impactait l'odeur de l'air, je rentrais des cours mécontente d'avoir deviné Hugo attiré par Sandra. Bien sûr sa beauté était supérieure à la mienne, son rire plus joyeux, bien sûr aucune larve ne jaillissait de sa bouche et, bien sûr, elle passait ses soirées autrement qu'à flamber de la vermine.

Je fermai la porte avec humeur, pourtant le bruit ne réveilla pas mon père *ronflottant* sur le canapé, les yeux fermés, le nez en l'air. Une bouteille vide de mauvais whisky trônait sur la table basse, Miss Météo en sourdine à la télé. Me laissant tomber dans le fauteuil, je l'observai ; un filet de bave séché aux commissures, sa poitrine se soulevait à un rythme régulier, l'air serein et bien parti. Mes yeux glissaient sur son corps, remarquant alors les proéminences sous son T-shirt. Je m'approchai. Deux bosses pointaient le tissu ; je n'hésitai pas longtemps et touchai timidement. Interloquée, j'y allai plus franchement et lorsque je compris que mes palpations n'entraveraient pas son alcoolique coma, je relevai jusqu'au cou son T-shirt.

Des seins d'adolescente, ronds et mignons, avaient poussé sur la poitrine de mon père. En le scrutant plus attentivement, je remarquai l'arrondissement de ses hanches et ses poils

plus disparates, comme si les touffes s'étaient estompées. Je me rappelai avoir trouvé sa voix moins grave, déraillant parfois vers les aigus, mettant ce phénomène sur le compte de l'alcool et du manque de sommeil ; depuis quelques semaines il ressemblait de plus en plus à un zombie. Je le contemplai encore. Son corps constituait un patchwork étonnant, un assemblage de pièces bigarré, incohérent.

Je rejoignis ma chambre, hébétée. Mon père vivait une transformation physique et métaphysique. Son abattement constant et l'absence de conquêtes depuis des semaines prenaient tout son sens : il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il avait honte. Une vague de satisfaction me submergea, en même temps qu'une excitation aiguë. La coïncidence des larves dans son café et de son nouveau corps ne pouvait être fortuite : mes larves avaient ce pouvoir précieux d'être des concentrés d'œstrogènes.

À la fin de la première semaine, je commence ma mission.

Je saupoudre allègrement les aliments, je touille dans les sauces, je ne lésine pas. Julie ne remarque rien, le visage blafard, au seuil du burn out.

La plupart des ministres mangent ici plusieurs fois par semaine. Il me faudra du temps. De la patience. Seule et silencieuse dans les coulisses du restaurant, je prépare mon attentat hormonal, mon complot de dérèglement, me délectant par avance de l'horreur des puissants.

TUEZ-LES TOUS !

Anixa Carrie

*« Il n'y a pas de héros élu, seulement des gens qui choisissent
de faire des actes héroïques.
Gagner ou perdre, lumière ou ténèbres, bon ou mauvais... »*
Sally Face

1

Le duo

— Bon, tu as bien compris ? En aucun cas, tu dois te planter comme la dernière fois ou alors, on ne s'en sortira jamais. C'est clair ?

— Oui, Gonzo ! J'ai tout imprimé, comme ils disent par ici.

— Par ici, c'est la Terre. Et tu ne m'appelles pas Gonzo. Mon nom, c'est Génial. C'est le nom que l'Empereur a choisi pour notre mission. Gé-nial, tu captes ?

— Pas de souci, Gon... Génial. C'est Génial comme moi, c'est Super. J'ai tout imprimé.

— Arrête de répéter ça. N'en fais pas de trop non plus !

Super regarda autour de lui. Ils étaient dans une chambre d'hôtel minable. Une chambre qui leur servait de QG. Un endroit où ils avaient posé une console clignotante pour communiquer avec leurs supérieurs, là-haut, tout là-haut,

après l'intersidéral et le trou noir. Bien au-delà, en fait.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? s'étonna Génial.

— Pourquoi on s'appelle comme ça ? C'est vrai, Gonzo et Plo Koon, c'est vachement mieux, quand même.

— Oh ! putain, on en a déjà parlé. Tu le fais exprès ? *Génial* et *super* sont des mots qu'ils utilisent couramment. Ça fait partie de leur dialecte. Est-ce que tu les as déjà entendus dire : « *Wouah*, c'est *gonzo* de te revoir ! » ou « La dernière fois qu'on a fait la fête ensemble, c'était *Plo Koon* ! » ? Tu saisis le truc ?

— Ouais. N'empêche, je préfère nos vraies identités plutôt que ces codes à deux balles, sincère.

— Là n'est pas la question. L'Empereur n'est pas une brêle, il sait mener sa soucoupe. Si t'es pas content, c'est la même chose. Et je suis ton supérieur, n'oublie pas. C'est moi qui commande.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi, punaise ?!

— Pourquoi c'est vous mon supérieur ?

— Mais parce que je m'appelle Génial, merde ! Génial, c'est plus fort que Super. On l'a appris avant de quitter Sixam. Tu te souviens pas des cours qu'on a eus ?

— Je me souviens surtout de la prof, mademoiselle Yorda. Elle est trop belle !

Génial soupira. Il rangea sa boîte traductrice dans l'une de ses poches de blouson puis vérifia son masque humain dans une glace accrochée à un mur. Super reprit :

— Ils font chier ! C'est vrai, pourquoi y en a tant ?

— Ils se sont laissé envahir, c'est tout. À la base, ils sont faibles et on est ici pour dégrossir l'affaire. Si on veut que la Terre nous appartienne et que le troupeau nous obéisse, on doit d'abord se débarrasser des cons, pas le choix. Ensuite, ce sera du gâteau. À nous la planète bleue !

Il se mit à rire de cette façon : « *Gnak gnak gnak !* » puis Super l’imita, les yeux révoltés.

— Ne révolte pas, le prévint Génial. Ça se fait pas chez eux. Quand ils rient, ils ne sont pas à l’article de la mort, au contraire. Ils s’en donnent à cœur joie. Encore un cours que tu as dû oublier.

Super se ressaisit. Il vérifia également sa boîte traductrice, la glissa dans sa poche arrière droite de pantalon et ajusta son masque humain qui avait glissé pendant sa franche rigolade. Il s’inquiéta :

— J’ai bon comme ça ?

— Oui, impec ! T’as la gueule de l’emploi.

Ils poireautèrent. Dehors, le ciel était dégagé. Pas trop de soleil mais assez pour stimuler leur prochaine grosse mission. Génial feuilleta un livre posé sur le rebord de la fenêtre. Il lut :

— 1984. Putain, ça date !

— Y avait autant de cons à cette époque ?

— Y en a toujours eu. Mais peut-être un peu moins. Enfin, en tout cas, la Terre était pas autant pourrie qu’aujourd’hui. Là, ils sont en train de la dégueulasser à fond et c’est pas bon pour nous. On veut une planète à peu près saine, pas une décharge à ordures.

— Pourquoi on n’a pas attaqué plus tôt, alors ?

— Parce qu’on avait autre chose à foutre. Parce que l’Empereur se payait du bon temps avec la nouvelle Reine et qu’on venait de se taper Vénus et que c’était cool, putain ! Ultra-cool !

— Ah ouais, Vénus, c’était le pied ! Jamais plus j’ai décollé à ce point ! L’amour, ça te fait vibrer la turbine plein pot ! Un régal !

— *Gnak gnak !*

— *Gnak gnak gnak !*

— Les yeux !

— Pardon.

Super vérifia sa montre. Mais comme il ne comprenait rien au cadran, il laissa tomber.

De son côté, Génial alla s'asseoir sur le lit. Il sortit un manuel de sa poche revolver de chemise et fit signe à son coéquipier de le rejoindre.

Ce dernier obéit.

C'était Génial le chef.

— Bon, on va réviser un peu. Ok ?

— D'ac !

— Super.

— Oui, c'est moi.

— Non, je voulais dire... Enfin bref, si je te montre cette bonne femme, à ton avis, c'est une conne ou non ?

Super détailla la photo. Une vieille avec un bac de tri dans les mains marchait vers un container jaune. Génial s'impatienta :

— Alors, tu la zigouilles ou tu la zigouilles pas ?

— Non, elle protège sa planète. Elle fait des efforts pour que ça aille mieux.

— Tu es sûr ?

Super plissa le regard. Il colla presque son faux pif sur la photo et affirma :

— Oui, j'en suis sûr. C'est un bon élément.

— Eh bien, tu te plantes ! Regarde mieux, tu détailles pas assez.

Super resta silencieux, paumé. Il avait beau se creuser sa gélatine de cervelle, il n'y entravait que dalle.

— Ça, c'est quoi ?, le questionna Génial en pointant du doigt un objet dans le ac de tri. C'est quoi ça, bordel ?!

— Eh oh !, calmos ! J'en sais rien, moi. Une boîte ?

— Exact ! Bravo, bravo ! Mais une boîte de quelle matière ?

— *Pffu* ! On dirait... du... du plas...

— Non, le coupa Génial, énervé. C'est pas du plastique, c'est du putain de bois. Et qu'est-ce qu'on a appris aux cours de mademoiselle Yorda ? Le bois ne se trie pas sur la planète

Terre. Donc, si cette bonne femme balance cette boîte en bois dans le container, ça fout tout le tri en l'air. Tu comprends ? Cette saloperie de vioque est une conne ! Ok ? On peut et on doit la buter. D'accord Plo... Super ?!

L'intéressé agita la tête, positif. Génial tourna les pages du manuel et s'arrêta sur une nouvelle photo.

— Et lui, c'est un con ou c'est pas un con ?

— Y a un piège ?

— À toi de le voir. Je ne vais pas te mâcher le travail.

Super se concentra. Il zieuta un type en short et T-shirt en train d'arroser son jardin. Le type en question avait l'air peinarde, il souriait, il ne faisait rien de mal.

— Pas un con. Il donne à boire aux légumes. Il nourrit la terre et ses légumes. Non non non, ce sujet n'est pas un...

— Tu fais chier ! éclata Génial en se tapant sur les cuisses. Cet abruti est un con, Super ! Tu entends ? C'est même le dernier des cons ! Et pourquoi, hein, pourquoi ?

Il y eut un silence.

— Ben oui, pourquoi ? relança Super, de plus en plus largué.

— Parce que c'est la canicule ! T'as pas entendu parler de la canicule ? Y a plus de flotte qui tombe sur cette planète et en prime, il fait une chaleur de dingue. Alors, cet abruti qui arrose son foutu jardin est un con fini. On a beau lui dire qu'il ne faut pas arroser, il arrose quand même. Il s'en tape comme toi qui n'as rien écouté des cours de mademoiselle Yorda. Ça me défrise, Super ! Vraiment, ça me rend dingue.

Sur ce, il claqua la couverture du manuel et resta assis sur le lit, à moitié prostré.

Super se sentit mal. Il s'excusa.

— Je suis désolé, chef. Je vais faire gaffe, promis. Je vous jure que je vais assurer tout à l'heure.

— Ah ouais, comme l'autre jour quand tu as étripé ce pauvre mec qui jouait avec son chien parce que tu pensais qu'il essayait de l'étrangler et qu'il faut protéger les animaux ? C'est comme

ça que tu vas assurer ? Ou alors quand tu as foncé sur cette grand-mère qui faisait signe aux voitures de ralentir pour la laisser traverser sur un passage piéton en pensant qu'elle allait les désintégrer avec la paume de sa main, parce que c'est de cette manière qu'on agit chez nous et que tu confonds tout ? C'est ça que tu appelles « assurer » ? C'est ça, Super naze ?!

Un nouveau silence s'installa. Génial sentit une lassitude extrême l'envahir. Il essaya d'y faire face en imaginant des choses plaisantes identiques à une envolée d'oiseaux robots migrants ou à une humanoïde sexy qui lui caresse les antennes. Il renifla, fit des bulles acides avec sa bouche, entendit Super se confondre en excuses : « Pardon pardon pardon, je vais être à la hauteur. Je vais désintégrer les cons et laisser les autres tranquilles. Pardon. Je suis nul, vous avez raison. Mais vous allez être fier de moi. À partir d'aujourd'hui, c'est terminé, les conneries. »

Génial secoua la tête, sceptique. Il se leva au ralenti du lit et marcha en direction de la console clignotante.

D'un doigt fébrile, il appuya sur l'un des boutons. « Nous sommes prêts ! » Puis il annonça, d'une voix qui se voulait convaincante : « Ô Empereur, Ô Grande Intelligence, Super et moi sommes parés pour l'attaque du temple. Nous partons. »

Il y eut un grésillement. Des onomatopées émergèrent : « *Gnak, piou piou, gnak gnak, splash !* »

Puis plus rien. À peine le bruit de la circulation à l'extérieur.

— On y va, lança-t-il, les yeux dans le vide. On vérifie nos flingues à rayon laser et on se casse. C'est le moment.

Ils firent ce que Génial venait de dire puis ils quittèrent la chambre d'hôtel.

Dans l'escalier, ils croisèrent un chat qui se hérissa à la vue de Super.

Ni une ni deux, ce dernier chopra son arme et s'apprêta à le cramer sur place.

Génial laissa faire, mais l'animal déguerpit avant que Super

n'eût eu le temps de le bousiller.

— Quel con ! s'exclama-t-il en rengainant son flingue. Vous avez vu comment il a essayé de m'attaquer ?!

— Oui, j'ai vu, répondit Génial, blasé. Allez allez, on avance. Y a du boulot et pas qu'un peu.

Super approuva. Ils rejoignirent la rue et leur voiture sur coussin d'air qui pouvait aussi avoir des roues. Dans les enceintes du véhicule, une nana chanta :

*« Well, I'm your Venus
I'm your fire, at your desire
Well, I'm your Venus
I'm your fire, at your desire »*

Super trouva ça génial.

Et Génial trouva ça super.

L'un dans l'autre, ces deux-là étaient faits pour s'entendre, tout compte fait.

2

La meute

— *Wouah*, c'est balèze ! s'exclama Super en découvrant l'hypermarché qui lui faisait face au travers du pare-brise. C'est total un temple, vous avez raison, chef !

— N'exagère pas, on a mieux que cette broutille sur Sixam. Mais pour eux, les Terriens, c'est clair que ça en arrache.

— Oui, c'est vrai qu'on assure davantage côté temple. Rien que le garage de Visior est plus imposant que ce truc.

— Tu m'étonnes ! Et le lupanar de TooBee, t'en penses quoi, du lupanar de TooBee ?

— Yeah ! Ça, c'est un endroit où j'aime aller ! Les meufs, là-bas, sont total géniales ! Et puis, c'est sûr qu'il y a de la place

pour s'allonger. Ce ne sont pas les chambres qui manquent !

— Tu l'as dit. En tout cas, à c'te heure, il faut qu'on s'occupe de ce temple. Pas le choix.

— A c'te heure ! s'écria Super, moitié en se marrant. C'est quoi, cette expression ?

— Une expression d'ici. Tu ne te souviens pas ? L'autre jour, quand on a roulé jusqu'à cette ferme pour buter le péquenaud qui traitait ses champs avec des produits toxiques, sa bonne femme, elle parlait comme ça, elle nous a dit : « À c'te heure, Raymond est sur la parcelle 4 du champ de maïs 5, vous le trouverez là-bas »

— Ah ouais ? Non, je me rappelle pas. Raymond, vous dites ? C'est trop bizarre comme identité.

Génial ne releva pas. Il chercha une place pour se garer, en trouva une, puis écouta Super le questionner :

— Je sais ce que vous allez dire, que je n'ai pas écouté les cours de mademoiselle Yorda. Mais il y a quoi dans ce foutu temple ?

— Des cons, répondit Génial sans hésiter. Des tas et des tas de cons. C'est même hallucinant le nombre de cons que l'on peut y dénicher. C'est un temple pour les cons.

Super resta sans voix. Il émit juste une sorte de gargouillis qui lui remonta du bas-ventre pendant que Génial précisait :

— Par contre, il n'y a pas que des cons. C'est là toute l'astuce. Il y a aussi des pas trop cons et des pas cons du tout. Tu vois le genre ? Tu vois où je veux en venir, Super ?

— Je crois, oui. Du style qu'il va falloir ouvrir l'œil et le bon. C'est ça, chef ?

— C'est exactement ça. Je te fais confiance, ok ? Tu m'as promis de ne pas déraiper, cette fois. Alors, c'est le moment de mettre ta promesse en pratique.

Super approuva, même s'il n'était pas vraiment sûr de son affaire. Il respira un grand coup puis sortit de la voiture en même temps que Génial.

Près d'eux, une rangée de caddies attachés les uns aux autres attira son intention.

— C'est quoi ça, chef ?

— Des brouettes. Ils appellent ces machins, des brouettes. Ils mettent des objets dedans et ils les poussent dans le temple. Après, ces objets leur appartiennent. C'est un rituel. Faut pas chercher à comprendre.

— On prend une brouette ?

— Non, ça ira comme ça. On n'est pas obligé, de toute façon.

— Ok, c'est vous le chef.

D'une démarche décontractée, ils se dirigèrent vers l'une des entrées de l'hypermarché.

En cours de chemin, Génial fit remarquer à Super : « Putain, regarde-moi ce con ! C'est incroyable ! C'est à ça qu'on les reconnaît, ils osent tout. »

Super tourna la tête dans la direction indiquée par son chef. Il vit un type descendre de sa voiture. Un type assez jeune qui sifflotait tout en claquant sa portière.

— Qu'est-ce qu'il a ? Je vois pas où est le mal !

— Tu déconnes ?! Ce connard est garé sur une place pour handicapé. Et est-ce qu'il est handicapé ? Non ! Il est ultra-valide. Je dirai même qu'il pète la forme, ce sale con !

— Merde, vous avez triplement raison ! *Wouah*, le con ! C'est pas possible d'être aussi con ! Qu'est-ce qu'on fait, chef ?

— À ton avis ? On le bousille. Je te laisse le soin de t'en charger. Au moins, sur ce coup-là, tu peux pas te planter.

— Cool ! Merci, chef. Je vais lui régler son compte.

Direct, Super marcha vers le type.

Il l'aborda ainsi : « Alors, ça ne t'arrache pas les poils du cul d'être aussi con, putain ?! »

Ensuite, sans lui laisser le temps de réagir, il tendit sa main droite dans sa direction et le désintégra en un quart de seconde.

Il pensa « Youpi ! » avant de rejoindre son chef.

— Et hop ! conclut-il, fier de lui. Un con de moins. C'est déjà ça de gagné !

Génial opina de la tronche puis ils s'engouffrèrent dans l'hypermarché, stressés mais déterminés.

C'était à une heure de grande affluence.

Des tonnes de gens n'en finissaient pas d'aller et de venir.

Un brouhaha sans fin se mélangeait à une musique assourdissante qui sortait des haut-parleurs.

Super se plaignit.

— La vache, c'est quoi cet endroit ?! Et vous appelez ce genre de foutoir, un temple ?! Vous plaisantez, chef ?!

— Malheureusement non. C'est immonde, je te l'accorde. Mais notre mission de cramer du con n'est pas une partie de plaisir. On a des ordres, et on les respecte. Allez, au boulot, mon petit camarade !

Super ferma les yeux, les rouvrit. Il était parasité, il le sentait. Il tenta de passer outre, sans résultat. Le boucan lui bouffait la cervelle. Dans un rayon de jardinage, un homme fit tomber un sac de terreau qui s'éventra par terre. Le client n'en fit pas un cas et éparpilla avec son pied la marchandise sur le sol. Génial s'approcha de lui, murmura : « Ça te dérangerait de ramasser ta merde ?! » Puis il le pulvérisa d'un revers de main.

Ils continuèrent à avancer.

Dans l'ordre, ils rayèrent de la carte terrestre : une femme qui abandonnait un produit surgelé au milieu de pots de confiture ; un type qui déchirait un paquet de gâteaux, en croquait un, puis laissait le reste entre deux boccas de café ; un autre qui gobait des raisins et qui crachait les pépins sur des pommes à l'étalage ; un quatrième encore qui vidait une minicanette de soda puis la balançait sur des barquettes de viande.

— C'est de la folie, remarqua Génial. On ne va jamais en voir le bout. C'est une fourmilière à cons, ce temple. Une seule journée ne sera pas suffisante pour s'en débarrasser.

— Chef...

— Je vais devoir en parler à l'Empereur. Il nous faudra revenir plusieurs jours d'affilée. Impossible de régler le problème en une seule visite.

— Chef...

— Oui, Super, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me sens pas bien.

— Quoi ?!

— J'ai envie de dégobiller. C'est... c'est tout ce bruit, ça me... J'ai envie de dégueuler, chef.

— Oh, c'est pas vrai ! Tu peux pas gerber ici. Sinon, tu fais aussi partie des cons. Concentre-toi sur la mission et ça va se dissiper. En plus, on est censé ne jamais vomir. C'est un truc d'humain, ça. Ça ne nous concerne pas.

— N'empêche, j'ai réel l'estomac qui se retourne. Je ne vous mens pas, chef.

— Gère, c'est tout ce que j'ai à te dire. Tu gères et tu bousilles des cons. On a été formé pour, n'oublie pas.

Super ravala sa bile. Un besoin pressant de retirer son masque d'humain l'envahit, mais il résista en bon petit soldat qu'il voulait être. Au milieu du rayon des jouets, un gamin assis sur le siège d'un caddie se mit à hurler à côté de sa mère qui refusait de lui acheter un coffret de pâte à modeler.

Super sursauta. Son cœur gélatineux exécuta plusieurs bonds sous l'effet de surprise. La gerbe remonta direct dans son œsophage et il serra des dents avant de se mettre à hurler : « PUTAIN, ESPÈCE DE CON SANS NOM ! TU VAS T'EN MANGER UNE ! TU VAS ARRÊTER DE ME FAIRE CHIER, SALE CON DE NAIN À LA CON !!! »

Génial cria : « NON, FAIS PAS LE CON, SUPER ! »

Mais trop tard. Son coéquipier excédé crama le gamin d'une baffe violente et électrique. Un petit tas de cendres remplaça l'enfant sur le siège du caddie. La mère devint blême et hurla à son tour, identique à une truie que l'on égorge.

Super s'en occupa aussitôt en l'envoyant retrouver sa progéniture calcinée.

Ensuite, il se marra, « *Gnack gnak gnak* », les yeux révulsés.

Génial jura : « Oh, la bourde ! Oh, chier de merde ! On est dans la mouise totale ! »

Autour d'eux, les gens se mirent à fuir dans tous les sens.

Plusieurs gorilles de la sécurité se pointèrent, armés de Tasers.

— ON NE BOUGE PLUS ! gueula l'un d'eux.

— LES MAINS SUR LA TÊTE ! renchérit un autre.

Super rigola fort encore une fois puis il sortit son flingue laser et s'amusa à faire de jolis trous dans la tronche de ces cons de branleurs sans cervelle.

Génial s'empara aussi de son arme.

Devant l'ampleur du désastre, il n'avait pas d'autre choix que de sauver sa peau.

Les clients n'en finissaient plus de courir, de hurler, de s'évanouir.

Super tira n'importe où, sur n'importe qui, con ou pas con.

Génial l'accompagna.

Il prit même un malin plaisir à buter de l'humain.

Le feu surgit dans plusieurs rayons.

Des flammes gigantesques causées par les tirs incessants des armes laser.

Une deuxième troupe de la sécurité se pointa.

Elle fut immédiatement décimée par les deux compères, qui s'en donnaient à cœur joie.

Super n'avait plus du tout envie de vomir.

Il était bien, ultra-bien.

Il avançait vers la sortie en beuglant : « TUEZ-LES TOUS, CHEF ! TUEZ-LES TOUS, CETTE BANDE DE CONS ! »

À l'extérieur, le chaos continuait. Les gens tentaient de fuir en voiture sans se soucier de ceux qui sprintaient entre les véhicules.

Des cadavres jonchaient le goudron du parking.

Super et Génial explosèrent plusieurs bagnoles ainsi que des chaînes de caddies.

— AUX CHIOTTES, LES BROUETTES ! cria Super, survolté.

— *Gnak gnak gnak*, s'esclaffa Génial, la bave aux lèvres.

Après avoir décapité une mère de famille et ses deux gosses, ils montèrent dans leur voiture qui se transforma en soucoupe volante et quittèrent la meute de tarés qui n'en finissaient plus de désertir le temple et ses environs.

L'engin intergalactique fendit les nuages et le reste du ciel avant de disparaître vers l'infini et au-delà.

Dans l'habitacle de la soucoupe, une chanson tournait plein pot.

*« Well, I'm your Venus
I'm your fire, at your desire
Well, I'm your Venus
I'm your fire, at your desire »*

Gonzo la trouvait géniale.

Et Plo koon la trouvait super.

Ces deux-là retournaient chez eux, sur la planète Sixam.

3

Le reste du monde

— Quel bordel ! s'écria le chef de la sécurité, qui avait survécu.

— Ouais, vous avez raison. C'était quoi, au juste ?

— Aucune idée, répondit le chef, les yeux braqués vers le ciel. Deux cons pas de chez nous.

— Putain, comme si on n'en avait pas assez ici. Je vous

jure !

— Tu vas au bowling, ce soir ?

— Y a de grandes chances. Et vous ?

— Sûrement. Bon, en attendant, faut déblayer tout ce foutoir.

Allez, au boulot !

— À vos ordres, chef !

Dans une voiture vidée de ses occupants, une chanson glissait contre la taule.

La même que celle qui voyageait dans le reste du monde cosmique, l'intersidéral.

« Well, I'm your Venus

I'm your fire, at your desire

Well, I'm your Venus

I'm your fire, at your desire »

Le chef sifflotait pendant que son collègue l'accompagnait en redressant des caddies renversés.

Ces deux-là avaient eu du bol, et ils le faisaient savoir à leur manière.

Les cons !

PETIT DRAGON

Emmanuel Brasseur

Les autres, à l'école, ils m'appellent Petit Dragon. Je ne sais pas trop si c'est gentil ou pas. De toute façon, ça ne me dérange pas vraiment, il n'y a pas grand monde qui me parle ou qui s'amuse avec moi.

Je viens de Chine. Il y a deux ans, quand je suis arrivé, je ne connaissais ni le français ni l'anglais et je ne savais même pas que le Québec, ça existait pour de vrai. Le français, c'est vraiment difficile. Il y a plein de règles compliquées et certaines annulent ce que tu as appris avant ou ajoutent des cas particuliers. Il y a les exceptions aussi. Donc je me trompe tout le temps. Il y a tellement de mots que je ne comprends pas, je ne sais pas ce qu'ils signifient. Dans chaque phrase que j'essaie d'écrire, je fais tellement d'erreurs que Madame Julie, la maîtresse, elle ne parvient pas à me corriger. Elle est quand même gentille, même si mes résultats restent très bas. Elle me conseille de communiquer davantage, seulement on n'a pas le droit de parler dans la classe, alors c'est difficile. J'essaie de lever la main, mais souvent, elle ne me voit pas. Ou bien elle fait semblant parce qu'elle sait que ça va prendre du temps pour que je fasse une phrase, et même là, elle n'est pas sûre

de saisir ce que je vais dire. Quand même, des fois, elle me demande et je réponds comme je peux.

Au petit réfectoire, j'ai essayé de m'asseoir avec les autres. Ils sont tous partis de ma table. Ils ont dit que mon repas sentait quelque chose, je n'ai pas retenu le mot. Moi aussi, je trouve que leur nourriture a une drôle d'odeur.

Et dans la cour, tout le monde s'amuse avec ses amis. Moi, je les regarde. Je ne peux pas jouer avec eux parce que je ne connais pas les règles. Quelquefois, il y en a un qui m'explique, mais comme je ne comprends pas tout, je ne fais pas exactement ce qu'il faut. Alors, ils finissent par me sortir de l'équipe.

Un jour, un grand m'a dit que mon manteau, il puait. Maintenant, je préfère rester seul.

En classe, je fais tous mes efforts et le soir, quand je rentre à la maison, je me jette sur mon lit et je pleure toujours quelques minutes. C'est comme si je vidais un trop-plein de concentration. Après, ça va mieux et je travaille mon piano. J'ai commencé à apprendre en Chine et, ici, j'ai un professeur que je vois deux fois par semaine. J'adore interpréter les notes. Et je trouve que la musique, c'est facile à lire. Il n'y a pas de mots et les règles sont les mêmes que celles que je connais déjà. Je m'entraîne tous les soirs, au moins une heure, et je pense que je me débrouille bien. Peut-être que, même si je ne sais pas bien parler, je pourrais devenir musicien.

Mes parents sont déçus par mes résultats et moi, j'ai honte de moi. Ils dépensent beaucoup d'argent pour mon éducation. Le soir, je prends des leçons en ligne, en plus du reste. Le prof, il est rigolo et gentil. Il nous fait lire à haute voix et pose des questions sur les textes. C'est difficile. Il pose aussi des questions sur nous. Là, c'est plus facile, et comme on est tous

des Chinois, avec les mêmes difficultés, je suis moins gêné. Ça dure deux heures. Ensuite, j'ai un cours de mathématiques, parce que mon père, il dit que je dois avoir un bon métier quand je serai grand et que les maths vont m'aider pour gagner de l'argent. Je lui fais confiance, car je sais qu'il veut un bel avenir pour moi. Ensuite, je me couche pour être capable de me lever tôt et d'avancer mes devoirs le matin.

Des fois, la fin de semaine, je vais voir mes copains, si mon travail scolaire est fini et si ma chambre est rangée. Eux aussi sont chinois. On fait plein de trucs, des jeux, des bricolages et on mange ensemble. On rit beaucoup et ça me fait beaucoup de bien. Mes copains, ils ne vont pas dans mon école, c'est dommage.

Les heures en classe sont trop longues, alors je me suis créé un ami imaginaire. On se parle dans ma tête, en mandarin, c'est naturel pour moi et il comprend mes blagues. Je lui ai donné un nom français, il s'appelle Yan, trois lettres c'est suffisant. Avec lui, je n'ai besoin de rien. Il m'invente des histoires qui me font rire. On s'amuse sans bruit. Les autres me regardent bizarrement quand je ris avec Yan. Je me retourne pour ne pas les voir. Des fois, je marche en long, dans la cour. Mes pas sont timides et je découvre des mondes imaginaires. Je m'invente des terres délaissées qui souffrent. Elles me supplient de faire attention à elles. Moi, je comprends ça, elles portent des cicatrices que je partage.

J'aimerais courir mais je n'ose pas parce que courir, c'est dans les jeux avec un ballon ou quand on s'attrape, et je ne joue pas à ça. Par contre, je ne me gêne pas quand je rentre chez moi, sur le trottoir. Personne ne peut m'arrêter et je gagne toutes les courses. Dans ma tête, j'entends des bravos quand je franchis la porte d'entrée. Yan, il m'encourage et fait des

commentaires marrants. Il m'avertit des virages aussi.

J'ai un cahier secret. Il est caché dans ma chambre toute blanche. Même papa et maman ne l'ont jamais vu. Je le remplis de dessins, un peu comme une bande dessinée, en moins bien parce que je ne sais pas le faire comme dans mes livres. Alors je travaille beaucoup mes croquis, après mes devoirs bien sûr. Je cherche des vidéos en mandarin pour apprendre sur Internet. Je fais des progrès, ça se voit. D'abord, je profite un peu de ma belle page blanche, ensuite je me jette dedans. Mes personnages deviennent meilleurs et je leur donne des forces et des pouvoirs pour qu'ils m'entraînent dans des aventures. Ils sont super-astucieux, bien plus forts que moi. Je dessine un arbre aussi, toujours le même et chaque fois différent. Grand ou petit, fin ou large, toujours plein de vie. Il est le cœur d'un paysage qui progresse à chaque dessin. Si je ne suis pas bon en mathématiques, je pourrai être dessinateur ou peintre, mais mon papa, il ne sera pas d'accord. On verra plus tard.

Il y a un nouveau dans la classe, il s'appelle Raphaël. Ce matin, il est venu discuter avec moi, en français. Il a été gentil et m'a aidé à finir mes phrases. Je ne sais pas si j'ai réussi à lui dire ce que je voulais, mais il m'a écouté. Ensuite, il est parti plus loin avec les grands. Au moins, j'ai parlé dans la cour. Quand on est remonté, je l'ai fièrement raconté à la maîtresse. Je pense qu'elle ne m'a pas écouté. Elle était occupée. Elle a placé Raphaël en avant, près de la porte, parce qu'il y avait un bureau libre. Moi je suis plutôt vers l'arrière. J'aurais bien aimé être à côté de lui. Yan m'a confié qu'il l'aimait bien. Il répond souvent aux questions et il connaît toutes les réponses. Ça a l'air facile pour lui. Il a de la chance.

Aujourd'hui, on a eu musique et la dame, elle a apporté un piano. Pas un vrai, un qui se pose sur un pied en métal et qui se

branche sur l'électricité. Elle a posé ses doigts sur les touches et on a pu entendre le son. Ça ne ressemblait pas à celui que j'ai à la maison. Puis elle a demandé si quelqu'un connaissait cet instrument, beaucoup d'élèves ont crié : « Moi, moi, moi ! » Je n'ai pas osé faire un signe. Quelques-uns ont joué. C'était quand même chouette. Plus je les écoutais et plus j'avais envie d'y aller. Je n'arrivais pas à me décider, trop gêné. Je sentais mes joues chauffer. Je savais que j'étais le seul à pouvoir me sauver de moi-même, alors j'ai rassemblé mon courage et j'ai levé la main. Malheureusement, la fin de la classe a sonné au même moment et tout le monde a commencé à bouger. La maîtresse m'a vu et a exigé le silence. Elle a demandé à tout le monde de se rasseoir. Les autres, ils n'étaient pas contents. La dame m'a placé devant les notes, magnifique ruban blanc et noir. Quelqu'un a bougonné. Un autre m'a dit de me dépêcher, que j'allais bousiller la récré, qu'il n'aurait plus le temps pour sa partie. Alors j'ai commencé à jouer. Mon morceau préféré. Je l'ai appris il n'y a pas longtemps, mais il me donne des frissons tellement je l'aime. Tout d'un coup, il n'y avait plus de bruit. Juste les notes. Personne ne bougeait. Madame Julie s'est assise. Moi je ne regardais que mes doigts. Si j'avais levé la tête, je serais mort. Quand j'ai arrêté, il y a eu un silence, puis ils ont applaudi, d'abord doucement et puis très fort. J'étais tout rouge. Il y avait dans l'air quelque chose de doux, d'impalpable, et dans ma bouche un petit goût de consécration. Ce jour-là, j'ai déposé un cristal en moi. J'aurais tellement aimé que mes parents voient ça.

La maîtresse veut rencontrer mes parents. Ça va être compliqué parce que papa et maman ne comprennent pas le français. Elle me laisse du temps pour que je traduise. Je fais de mon mieux. C'est difficile parce qu'elle utilise des mots que je ne connais pas. Elle ajoute que je suis surprenant au piano. Mais moi, je sais surtout que mon travail n'est pas

bon et que je ne fais pas de progrès. Je dois traduire ça pour eux. Je pleure parce qu'ils vont être tristes de ce qu'ils vont m'entendre dire. Je ne peux pas mentir, je ne ferais jamais ça. Je ne les regarde pas dans les yeux parce que j'ai honte. Honte d'être nul en classe, de ne pas comprendre ce qu'on me dit, honte de faire de mon mieux et que ça ne suffise pas, honte de décevoir ma famille. Aussi, j'ai honte d'être chinois. Je voudrais disparaître maintenant. Ne pas exister, plonger dans mon cahier de dessins et devenir un de mes personnages qui réussit à faire ce que l'on attend de lui. Yan n'est même pas là pour m'aider. Je suis seul face à mon échec. Je n'ai rien traduit au sujet du piano.

Quand on rentre, papa parle fort dans la voiture. Je fais tout mon possible pour ne pas entendre leur conversation. Ils discutent de moi. On passe devant le parc. Il y a des copains de l'école qui font une partie de soccer. Ils ont de la chance. Moi, je suis collé dans cette voiture qui se dirige vers chez nous. Je vois Raphaël, lui ne me voit pas. J'aimerais descendre, aller vers lui, mais le parc s'éloigne.

Papa m'envoie dans ma chambre afin que je me prépare pour les cours en ligne. Il m'a imprimé les documents, alors je commence les exercices de français. Je mange devant mon écran pendant la leçon de math. Puis je me couche sans avoir ni dessiné ni joué du piano, et Yan n'est toujours pas venu me voir. Des feuilles mortes tombent de mon arbre. Je m'endors rapidement.

Ce matin, je me suis réveillé très tôt pour finir les devoirs. Yan est revenu et Papa est entré dans ma chambre, on s'est assis sur mon lit défait. Il me demande encore plus d'efforts. Il souhaite que je reste à la maison le dimanche pour travailler davantage. Il s'attend à ce que mes résultats montent. Il a

raison, plus tard je serai content de ses décisions. Je voudrais qu'il soit fier. Je dois réussir en classe, je l'ai bien compris.

Raphaël a quitté l'école. Je ne sais pas pourquoi. Madame Julie explique que son papa a changé de ville pour son travail, je ne suis pas certain d'avoir compris. Elle me donne son bureau pour que je sois plus près du tableau. Raphaël va me manquer.

On a un test, je me concentre encore plus que d'habitude. Je vais avoir mal à la tête ce soir. J'aimerais bien que Yan m'aide, je veux vraiment réussir. Lui, il a envie de s'amuser. Il m'empêche de me concentrer. Il me dérange. Je lui demande de partir. Ce n'est pas gentil, mais il me gêne. J'ai besoin de réussir, il faut que papa soit fier. Finalement, il se tait.

À la récré, il revient encore. Il me parle de moi, de mes dessins, je ne serai pas un dessinateur, de la musique, je ne serai pas un musicien, de mes courses, personne ne court avec moi, des fleurs fanées sous ma peau, personne ne peut les voir. Il me rappelle les copains du dimanche que j'aime et que je ne vois plus, ceux de la cour qui ne savent même pas mon nom, la maîtresse qui n'est pas disponible, mes parents qui passent à côté de l'enfant que je suis en attendant l'adulte que je deviendrai. Il me dit que les fruits de la vie sont pleins de pépins et que, quand le vent les expulse, il faut que je m'écarte de la trajectoire de son crachat.

J'ai neuf ans et je ne vis pas. Je traverse des turbulences. Si seulement je pouvais devenir mon bel arbre dans mon paysage en construction, mais je ne suis qu'un brin d'herbe dans un jardin négligé. Trop facile à modeler. Je ne veux pas qu'on me torde et qu'on me déforme, sinon j'aurai mal longtemps, j'aurai mal toujours. Seulement, je suis impuissant, trop petit,

trop faible. Même si je sais que Yan a raison, il faut qu'il se taise et qu'il parte pour toujours. Je ne veux plus de lui. Je crie et je pleure. Personne ne m'a entendu crier. Personne ne me voit pleurer. Je vais aux toilettes pour mettre de l'eau sur mon visage. Je remonte en classe. Yan me tient la main.

L'INVASION DES SOUCIS

Jacques Franck

À six heures cinquante-huit minutes précises juste avant l'aube, à quelque sept cent cinquante mètres du centre de Saint-Heuc, la maison fut brisée et pulvérisée dans un fracas assourdissant. L'asphalte des rues se plissa comme une étoffe et se couvrit de crevasses. Il monta dans le ciel des bolides fulgurants et fuligineux qui retombèrent en gerbes sur le sol. Des façades se lézardèrent, des véhicules furent pliés et retournés.

Et puis plus rien.

Sans le chuintement du jet d'eau jaillissant d'une canalisation arrachée et les hurlements du caniche de la voisine, le silence aurait recouvert ce désastre comme un suaire.

Pour la troisième fois consécutive, dans son caleçon déchiré, le survivant du cataclysme s'extirpa en titubant des décombres.

Un hélicoptère dépêché en urgence déposa sur les lieux le responsable de la cellule de crise.

Les téléphones portables étaient déjà brandis à bout de bras devant ce chaos. La foule avait franchi le cordon de gendarmes et de pompiers.

Un peu hagard, la victime grelottait dans une couverture de

survie. Il buvait à petites gorgées un bouillon chaud, assis sur le marchepied d'un bulldozer.

— Ah, non, ne lui donnez surtout pas de calmant ! grogna le général à l'infirmier qui approchait avec son tensiomètre. Il pourrait se rendormir.

Un lieutenant sortit de sous sa veste un gros calibre. Le responsable de la cellule de crise arrêta son geste.

— Ne faites pas cela, lui dit-il. Si jamais la mort est un long sommeil, nous serions dans de beaux draps !

La foule était plutôt de bonne humeur. Des groupes se formaient autour de témoins oculaires qui gesticulaient. *Wop ! Zip ! Bam ! Badaboum ! Crac !* Ils n'avaient plus de mots, seulement des bruits et des contorsions.

Le responsable se fraya un chemin vers quelques micros tendus. Il déplia une feuille et amorça son speech. Aucune victime n'était à déplorer. De toute façon, l'attentat terroriste était exclu. Les journalistes se récrièrent. Était-ce encore une conduite de gaz ? Et pourquoi non ? répliqua le responsable avec un aplomb formidable. On appelle ça la poisse. Il fallait donner du temps aux experts. Instabilité sismique, fragilité d'un sous-sol poreux, chute d'aérolithes, ce n'était pas à lui d'en décider. Visiblement, les éléments de langage de l'émissaire gouvernemental n'étaient pas au point.

Une poignée de journalistes déçus se déporta vers la victime, qui semblait reprendre du poil de la bête. Le général voulut intervenir pour refouler les importuns.

— Laissez-le leur parler, dit le responsable en repliant sa feuille. Dans quelques minutes, ils ne se sentiront plus au pays de Descartes et de Voltaire.

La victime déclinait son identité. Le journaliste du Clairon lui demanda de répéter.

— Jacques, oui Jacques. Jacques tout court, c'est mon nom.

Ils avaient en face d'eux un retraité de fraîche date. Malingre, décoiffé, sans biceps ni abdominaux, mais avec

quelques contusions sur le corps. Un ancien fonctionnaire, du genre transparent et au casier judiciaire vierge. Les autorités avaient déjà prévenu ses enfants. L'infirmier revint à la charge et invita le survivant à monter dans l'ambulance. Il fallait au moins effectuer un bilan sanguin et quelques radiographies.

— Pas tout de suite, supplia la victime.

Il ne savait pas par quel bout prendre son histoire.

— Ce sont des Soucis, avec un S majuscule. Oui, des Soucis, moitié pulpe moitié cailloux. Non, pas vraiment rocheux, mais ils pondent, ça j'en suis sûr. Cartilagineux, c'est certain. Des crustacés, pourquoi pas ? Gros comme des boulets.

Tout était allé très vite. Jacques avait cru être éveillé. Il avait pris son bol, allumé la radio, sorti le pot de confiture et les biscottes.

— Et chacun sait combien il est difficile d'étaler du beurre trop froid sur une biscotte !

La porte avait alors volé en éclats et il avait été propulsé à travers les cloisons. Ils étaient plutôt nombreux à rebondir sur lui. Le plancher avait cédé.

— Bien entendu, je me suis mis en boule à mon tour. Il y a eu une empoignade, ça va de soi.

Jacques était sincèrement désolé pour tout ce grabuge. Les journalistes autour de lui semblaient maintenant un peu réticents. La pointe de leur stylo ne courait plus aussi vite sur le papier de leur bloc-notes. Ce type semblait insulter leur intelligence.

— Permettez-moi que je vous fasse un dessin, dit-il. Je ne suis pas très habile, mais ils ressemblent à peu près à ça. (Jacques tirait la langue en maniant le crayon.) Les Soucis se cachent parfois dans le creux de leurs mains enlacées. Leur corps est minuscule, leurs jambes inutiles. Ils possèdent un œil unique, un œil cyclopéen...

Le général soupira en allumant un cigare. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait exilé ce phénomène à l'ouest de Brest,

jusqu'à la Grosse Pomme. Il aurait bien trouvé là-bas, dans la jungle des buildings, quelqu'un qui aurait su faire de lui un personnage héroïque.

L'émissaire gouvernemental desserra son nœud de cravate. La foule se dispersait. Qu'allait-on faire de Jacques ? Il l'ignorait.

D'abord déblayer les ruines, bâtir un parc sur les lieux du sinistre. Un parc avec un bassin, des poissons rouges et puis des roses, surtout des roses.

NUISIBLE

Stephan Ferry

Lionel est un as, pas de doute. Même ses concurrents les plus acharnés le reconnaissent. En matière de sécurité, aucun concessionnaire automobile de la région n'est en mesure de rivaliser avec lui. Peut-être même au niveau national, aime-t-il à penser. Un homme très au-dessus de la moyenne, en avance sur son temps, moderne, entreprenant, et surtout qui n'a pas froid aux yeux en matière d'innovation. Ses chiffres de ventes sont certes dans la moyenne, sans plus, mais comme chez lui les vols et les dégradations sont extrêmement rares, pour ne pas dire inexistantes, il affiche chaque année un bilan on ne peut plus flatteur. Ce qui lui vaut régulièrement les félicitations de la maison-mère. En haut lieu, on ne tarit pas d'éloges à son égard, se plaît-il à raconter.

Il faut bien admettre que, sur sa concession, il n'a rien laissé au hasard et qu'il n'a pas regardé à la dépense pour dissuader les malfaiteurs de pénétrer sur son domaine. Surtout depuis que des activistes écolos se sont mis en tête d'esquinter des voitures de luxe pour mieux faire entendre leurs revendications... Il a fait installer un système d'alarme *hi-tech*. Toutes les issues se verrouillent automatiquement à la moindre tentative d'intrusion. Il suffit d'appuyer sur un

bouton. Même les malfrats les plus déterminés se casseraient les dents sur son système de défense. Impossible de forcer l'entrée, les vitrines sont blindées. Quant au portail métallique qui ferme l'accès à l'aire de stationnement, il est conçu pour résister à une attaque au lance-roquettes. Un camion lancé à pleine vitesse parviendrait peut-être à défoncer la clôture, et encore faudrait-il pour cela qu'il prenne suffisamment d'élan. Ce qui relèverait de l'exploit, soit dit entre parenthèses, compte tenu des chicanes que Lionel a fait mettre en place sur la voie de desserte et des fossés qu'il a fait creuser tout autour de la concession – le président du Conseil départemental est un ami d'enfance. Quand bien même un tel véhicule franchirait tous ces obstacles, aucune chance qu'il parvienne ne serait-ce qu'à fissurer les vitrines. Le verre est quasi aussi épais que celui des salles d'embarquement, dans les aéroports. Seul un tank en viendrait à bout. Il faut ajouter à cela qu'à la plus petite alerte, l'alarme se déclenche. Et pas seulement dans ses locaux. Dès que la sirène se fait entendre – un hululement à vous vriller les tympanes, capable d'ameuter le quartier dans son entier –, un appel téléphonique automatique prévient la gendarmerie et les pompiers, qui lancent immédiatement une intervention. Pour la nuit, Lionel a en outre fait appel à une société de surveillance réputée. Deux vigiles armés jusqu'aux dents patrouillent en permanence sur le parking et deux autres, dans les locaux. Gonflés aux stéroïdes, tout de noir vêtus et flanqués de *chiens méchants* – comme l'annoncent des écriteaux placardés sur la clôture –, ils en imposent, ces agents de sécurité. Quant à la clôture, justement, elle est bien sûr électrifiée. Lionel avait bien envie de la rehausser de barbelés et de la flanquer d'un mirador. Il a cependant renoncé, de peur que cela ne rebute la clientèle. De toute façon, les vigiles et les douze caméras à vision nocturne qui filment en permanence les espaces extérieurs sont suffisamment dissuasifs, « pas la peine d'en rajouter » lui a dit le patron de la société de surveillance.

« Le mieux est l'ennemi du bien... » avait-il glissé sur le ton de la connivence. Remarque à laquelle Lionel n'entendit rien du tout, se demandant comment « mieux » pouvait être moins bien que « bien ». Mais passons...

Vraiment, Lionel a pensé à tout et n'a pas lésiné sur les moyens. Il est peut-être le plus pingre des patrons dès qu'il s'agit d'augmenter les salaires ou de verser des primes à ses employés les plus méritants mais, pour lui, la sécurité n'a pas de prix. Pour parer à toute éventualité, il a même un revolver chargé au fond du tiroir de son bureau. Au cas où un bandit plus futé que les autres aurait l'idée de se faire passer pour un acheteur fortuné. Tout le monde, au sein de l'entreprise, est au courant qu'il possède cette arme. Même s'il est persuadé du contraire, cela fait l'objet de plaisanteries désobligeantes dans son dos.

Quoi qu'il en soit, même si certains de ses employés le surnomment entre eux « Super Parano » Lionel est devenu une référence dans son réseau. Il est cité en exemple en haut lieu. Il est au summum de l'ingéniosité et surtout de l'efficacité en matière de sécurité. Pas une seule tentative d'effraction en plus de vingt ans. Se tiennent à carreau jusqu'aux enfants tyranniques de ses riches clients. Pas la moindre éraflure sur les modèles exposés, pas la plus petite tache sur les banquettes. Sa marchandise hors de prix est à l'abri de tous les périls. Rien que du très haut de gamme, du très, très haut de gamme, même. Une marque de confiance personnelle de la part du grand patron.

Pourtant, depuis quelques jours, Lionel est préoccupé, à en perdre le sommeil. S'il est tellement tourmenté, ces derniers temps, s'il s'inquiète tant pour ses précieux véhicules, la convoitise et la malveillance d'autrui n'y ont aucune part. La faute en revient à quelques bandes d'oiseaux récemment installées parmi les bosquets circonvoisins. Des étourneaux,

pour être plus précis, auxquels se mêlent quelquefois des pigeons et des moineaux. Voilà qui ne porterait guère à conséquence si tout ce petit monde ne se soulageait régulièrement durant le survol de sa concession, souillant chaque jour et même plusieurs fois par jour, lorsqu'il fait beau, les carrosseries impeccables de ses rutilants bolides et véhicules tout terrain... Il en pleurerait de rage.

Certains de ses salariés ont suggéré de rentrer les voitures au garage ou de faire construire un abri sur le parking. « Les imbéciles, songe Lionel. Pourquoi, à leur avis, nos produits sont-ils exposés à la vue de tous, si ce n'est pour attirer les regards ? Si la concession est implantée en bordure de rocade, juste à côté de la sortie qui mène à l'aéroport, ce n'est pas pour rien ! » Pas question de renoncer à cette vitrine par la faute de quelques volatiles mal élevés...

Quant à Bérénice, son épouse – « cette idiote », comme il l'appelle souvent –, elle a avancé l'idée qu'un peu de fiente d'oiseau n'allait pas ruiner son commerce. Il n'avait qu'à nettoyer les carrosseries à chaque fois qu'elles étaient souillées, voilà tout... Pourquoi diable était-il allé faire état de ses tracasseries devant elle ? Savait-elle seulement que cette matière-là pouvait altérer la délicate pellicule de vernis qui recouvrait la peinture et ternir les chromes ? Non, bien sûr ! Et puis elle avait l'air de considérer qu'il n'avait que cela à faire, nettoyer des voitures à longueur de journée... Il aurait pu bien sûr assigner cette tâche à ses subalternes, mais il estimait qu'ils lui coûtaient assez cher comme cela pour qu'ils consacrent du temps à pareille besogne. Alors, quoi ? Fallait-il qu'il fasse désormais l'article de ses produits cerné par un bataillon de femmes de ménage ? Sans compter que ces oiseaux de malheur ne se contentaient pas de chier à tour de bras, ils piaillaient aussi, agglutinés sur les câbles électriques de la ligne à haute tension qui passait au-dessus de la concession. Les clients n'aimaient pas cela du tout, il le voyait bien. Certains ne se privaient pas de le lui

faire savoir. « Mon Dieu, mais c'est la jungle ici ! », avait un jour braillé une célébrisime actrice tentée par un SUV flirtant avec le million d'euros. Elle était repartie sans rien acheter et il ne l'avait plus jamais revue... Bérénice avait haussé les épaules, le laissant à son dépit.

Le salut est venu d'un courrier électronique publicitaire émanant d'une enseigne de jardinage, reçu sur sa messagerie professionnelle. Il était sur le point de rediriger le message vers la corbeille, lorsqu'un produit avait attiré son attention. Un effaroucheur d'oiseaux – *efficace contre pigeons, tourterelles, pies, étourneaux...* était-il précisé. Cela se présentait sous la forme d'un banal haut-parleur relié à un lecteur de fichiers audio tout aussi quelconque. La notice précisait toutefois que l'appareil permettait de diffuser en boucle des cris de rapaces connus pour être les prédateurs naturels des oiseaux à effaroucher. Simple. Facile à mettre en œuvre.

Le soir même, Lionel gare son quatre-quatre aux chromes étincelants sur l'aire de stationnement du fameux magasin et, trois minutes plus tard, repart avec l'un de ces appareils dans son chariot, assorti de quatre haut-parleurs...

*

Certes, dès le lendemain de sa mise en service, l'effaroucheur, qu'il a fait installer à proximité des bosquets, tient toutes ses promesses, maintenant les oiseaux à distance. Le malheur pour Lionel est qu'il n'est pas dénué d'effets secondaires pour le moins fâcheux. Après une dizaine de jours, les cris querelleurs de faucons, de buses et d'autours mâles préenregistrés dans l'appareil finissent par attirer des femelles appartenant aux mêmes espèces. Ce qui ne serait encore trop dommageable si des mâles n'étaient bientôt arrivés à leur tour aux abords

de la concession, scandalisés de ce que leurs compagnes s'en soient ainsi allées sans crier gare à la rencontre de ces invisibles congénères. Qui pis est, impuissants à bouter ces insaisissables intrus hors de leur terrain de chasse habituel, les rapaces authentiques s'en prennent au personnel de la concession et aux clients, fondant inopinément sur eux toutes serres dehors et poussant des cris indignés.

Pareille situation ne peut durer, cela se conçoit, aussi Lionel contacte-t-il une ACCA, autrement dit une association de chasseurs, espérant que les fines gâchettes du canton seront à même de le débarrasser sans tarder de ce fléau. Las, il apprend à cette occasion que les faucons, les autours et les buses sont des rapaces, et que les rapaces sont protégés par la loi. Impossible de les tuer ni même de les capturer. Et de toute façon, précise le président de l'association, la concession automobile est trop proche des habitations pour que l'on puisse tirer des coups de fusil. Les riverains ne les laisseraient pas faire. Sans parler des écolos de service, qui se feraient un plaisir de les dénoncer.

Écumant de colère, Lionel insulte vertement le responsable associatif, non sans avoir pris soin, il est vrai, de raccrocher le combiné téléphonique avant de se livrer à cet exercice. D'un geste impulsif, il ouvre le tiroir de son bureau et se saisit de la crosse de son revolver dans l'intention d'aller régler le problème en personne, mais une petite voix trouve la force de pénétrer son esprit pour le mettre en garde : il est sur le point de s'attirer bien plus d'ennuis qu'il n'en a pour le moment... Lionel range donc l'arme à feu. Il lui faut réfléchir posément et, pour ce faire, il s'enferme à double tour dans son bureau, se sert une bonne rasade de cognac dans un verre ciselé et ordonne à sa secrétaire de ne le déranger sous aucun prétexte.

Le samedi après-midi, il fait démonter l'effaroucheur et, le soir venu, l'emporte chez lui. L'intense séance de réflexion qu'il s'est imposée quelques jours plus tôt a porté ses fruits :

il va lui-même bricoler l'appareil pour lui donner l'efficacité que le fabricant – ce propre-à-rien ne perdait rien pour attendre – avait été incapable de lui conférer. Il n'a mis aucun de ses employés dans la confidence, pas même son directeur adjoint, n'étant pas dupe des rires étouffés et des petits sourires que tous échangent discrètement. L'obsession de leur patron pour la sécurité les amuse ? Dans pas très longtemps, ils seront bien obligés de rendre hommage à son génie hors norme, il en est persuadé.

Lundi matin, Lionel a une petite mine quand il franchit la porte vitrée coulissante. Reconfigurer l'effaroucheur lui a pris un temps considérable ; la majeure partie de son dimanche y est passée, au grand dam de Bérénice, qui n'a cessé de répéter qu'il se faisait bien du mouron pour pas grand-chose. Non mais, de quoi elle se mêlait ?... Le plus délicat, ce fut non pas de trouver les fichiers sonores adéquats, mais de les substituer à ceux qui se trouvaient dans l'appareil. Cela nécessitait des connaissances en électronique et en informatique qui faisaient défaut à Lionel. Heureusement, il avait trouvé des tutoriels sur internet, et surtout son fils aîné lui avait donné un sacré coup de main.

Épuisé donc, mais heureux d'avoir pu mener à bien son projet, il est arrivé à la concession en sifflotant et a aussitôt fait remettre en place l'effaroucheur, sous les regards interdits de ses employés. Ils pensaient qu'il avait abandonné l'idée d'éloigner des oiseaux qui, somme toute, ne causaient pas tant de dégâts... Voilà qui était fort mal le connaître... Il demande au technicien d'installer l'appareil non plus aux abords de la zone boisée, mais directement sur le toit du bâtiment administratif, au plus près des véhicules.

En fin de matinée, l'homme lui fait savoir qu'il a terminé. « Vous souhaitez faire des tests ? », demande-t-il, lui tendant la télécommande après lui avoir expliqué qu'il devra mettre en

route le dispositif depuis le parking, car il y a trop d'interférences dans le bâtiment, le signal ne passe pas. « Inutile ! S'il y a un problème, je vous rappellerai », répond Lionel, pressé de voir ce type en bleu de travail sortir de son champ de vision. Des tests, de toute façon, son fils en a réalisé en suffisance, estime-t-il.

Il part déjeuner vers treize heures, comme à son habitude.

À son retour, des dizaines d'étourneaux sont massés sur les fils électriques qui surplombent la concession. Il décide que le moment est venu de mettre en route son nouveau plan d'attaque et, ne pouvant réprimer un ricanement grinçant tandis qu'il se rend sur le parking avec la télécommande, il actionne son effaroucheur customisé... Il regagne ensuite promptement son bureau, afin de ne rien manquer des réactions de son équipe de vendeurs. Après quelques tirs sporadiques survient une pétarade effroyable en mode crescendo, succession ininterrompue de coups de fusil de chasse, ponctuée de temps à autre de furieux aboiements de chiens. Des sons que Lionel a téléchargés sur son ordinateur et qu'il a demandé à son fils de *sampler*, comme dit celui-ci. Pour s'amuser, l'adolescent a glissé dans l'enregistrement des rafales de mitrailleuses, des tirs de roquettes et des explosions en tout genre, tirés de ses jeux vidéo... Brave petit, songe Lionel, tandis qu'une larme de tendresse apparaît au coin de son œil. Un jour, il en fera son bras droit. Sûr.

Grâce à cet astucieux subterfuge, attendu que les coups de fusil et les détonations effraient les animaux de toutes sortes, les proies comme leurs prédateurs, il va rapidement faire déguerpir du quartier tous ces parasites à plumes, protégés ou non, et cela sans enfreindre aucune loi... Il a en effet pris soin de régler le volume sonore afin de ne pas dépasser le seuil admis. Il est prévoyant, Lionel. Pas question, cependant, de laisser tourner l'enregistrement toute la journée, cela

incommoderait la clientèle. Il s'agit seulement de mettre en route l'appareil au moment opportun, quand les oiseaux commencent à s'assembler en trop grand nombre aux abords immédiats de la concession. L'effaroucheur est programmé pour s'arrêter automatiquement au bout de vingt minutes.

La réaction de ses employés ne se fait guère attendre. Dès les premières salves d'armes automatiques, juste après qu'il a réintégré son bureau, il entend des cavalcades dans les couloirs, des conversations affolées, des cris, on vient même frapper à sa porte. Personne ne sait comment réagir... Barricadé dans son bureau, Lionel ne répond pas. Il rit sous cape. Cependant, les événements connaissent alors un développement inattendu. Car si la majeure partie de ses employés, bien que prise de court par sa tapageuse initiative, conserve à peu près la maîtrise de soi, il n'en va pas de même pour le nouveau comptable. Inquiet de nature, nerveux, fragile du cœur et en général peu sûr de lui, le pauvre homme a par réflexe déclenché l'alarme et, ce faisant, mis en branle le système de protection contre les intrusions. Lionel commence par s'amuser de la situation, avant de prendre la mesure de ce qu'elle implique. Toutes les issues sont désormais bloquées et les gendarmes seront bientôt à ses portes, sans doute pas très heureux d'avoir été dérangés pour rien.

Il tâche de se rassurer, se rappelant qu'avant de déclencher une intervention, ils doivent appeler la concession afin de vérifier qu'elle est vraiment victime d'une attaque et qu'il ne s'agit pas d'une fausse alerte. Il comprend cependant bien vite que cette manœuvre est vaine. Impossible de discerner la sonnerie du téléphone parmi le tintamarre assourdissant de l'alarme et des détonations. D'ailleurs, une lumière orange clignotant sur le standard téléphonique signale deux appels manqués. Et bientôt, il aperçoit au bout de l'avenue une douzaine de gyrophares bleus qui se fraient un chemin dans la circulation. Il s'empresse de téléphoner à la gendarmerie pour

expliquer la situation et tenter de couper court à l'intervention. L'alarme couvre si bien le son de sa voix que le standardiste saisit moins d'un mot sur dix. Le coup de fil qu'il passe à l'agence de sécurité, afin de désactiver à distance le système de sécurité, ne donne pas de meilleur résultat...

Une fois sur les lieux, les véhicules de la gendarmerie se déploient devant les locaux. Mêlées au hurlement strident de la sirène, les détonations préenregistrées font si bien illusion que chacun s'y laisse prendre. Les gendarmes soupçonnent que des malfaiteurs se sont introduits dans les locaux pour y voler un ou plusieurs véhicules et que, bloqués à l'intérieur par l'activation de l'alarme, ils se sont mis à paniquer. Un gradé muni d'un porte-voix somme les assaillants de se rendre immédiatement, faute de quoi l'assaut sera donné. Ils ont trois minutes pour libérer leurs otages et sortir mains sur la tête. Ce délai n'est pas censé leur donner le loisir de réfléchir. Il correspond au temps dont ont besoin les unités d'élite pour arriver sur les lieux. Un peu plus de deux minutes après l'ultimatum, deux camionnettes noires surgissent au coin de l'avenue, tous pneumatiques crissants, et les hommes aguerris du groupe d'intervention de la gendarmerie en jaillissent, cagoulés et équipés de pied en cap, tandis qu'une équipe technique s'attaque au portail à l'aide de scies circulaires électroportatives. Des tireurs d'élite viennent par ailleurs de prendre position sur le toit de deux immeubles voisins de la concession.

Lionel n'a rien perçu de la sommation. Le verre des vitrines, désormais hermétiquement closes, est trop épais pour laisser passer le moindre son. De plus, l'alarme est si puissante qu'il peut à peine se faire entendre de ses salariés ; et encore, à condition de leur crier à l'oreille. En tout état de cause, il est aisé de deviner ce qui est sur le point de se produire. Et Lionel pâlit à l'idée que cette horde sauvage venant d'abattre le

portail, déferlera sous peu dans la concession, peu soucieuse de préserver l'intégrité de sa marchandise... Alors Lionel se précipite derrière une vitrine et se met à faire de grands gestes désordonnés, comptant sur la perspicacité légendaire des gendarmes pour en déterminer le sens. Il est déçu. Car à les voir ainsi se hâter davantage dans leurs préparatifs, il finit par comprendre qu'ils ont interprété ses gesticulations comme des signaux de détresse.

Sur le parking, au moment où un hélicoptère de l'armée fait irruption à la verticale de la concession, six tireurs d'élite prennent position, posant sans vergogne le trépied de leur arme de précision sur le toit et sur le capot de trois de ses voitures les plus onéreuses. Lionel en gémit de rage autant que d'impuissance. En désespoir de cause, il coupe le courant, dans l'intention de désactiver l'alarme et le système de verrouillage. Mais, comme il le craignait, ceux-ci fonctionnent sur un réseau électrique autonome, de même que son effaroucheur apparemment, puisqu'il l'entend toujours.

Lorsque l'alarme se coupe enfin d'elle-même, il perçoit le hurlement des sirènes des pompiers, toutes proches. Une fois sur les lieux, les soldats du feu positionnent leurs camions un peu en retrait et branchent leurs lances sur une borne à incendie qui se trouve à l'angle de la rue, en prévision d'un départ de feu. Entretemps, plusieurs gendarmes munis de lance-grenades lacrymogènes se sont légèrement avancés et ont mis un genou à terre. « Oh non... », articule faiblement Lionel qui, depuis un moment, est au comble du désarroi, réduit au rôle de spectateur impuissant. Machinalement, il consulte sa montre. Un peu plus de quinze minutes se sont écoulées depuis qu'il a actionné son effaroucheur. Autrement dit, l'assaut sera donné juste avant l'arrêt programmé de l'enregistrement...

Soudain, l'éclat du soleil sur les casques des pompiers lui remet à l'esprit l'alarme incendie. Théoriquement, elle devrait prendre le pas sur tous les autres systèmes de sécurité

et permettre de forcer l'ouverture des issues de secours. Mais tandis qu'il esquisse un pas en direction du boîtier d'alarme, un énorme véhicule blindé à six roues de la gendarmerie s'élance à travers les vapeurs lacrymogènes en direction de l'espace d'accueil et Lionel comprend qu'il n'est plus temps d'enrayer l'effroyable mécanisme de destruction qu'il a malencontreusement enclenché. Accablé, il ferme les yeux, laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Il murmure quelques mots, que seul son plus proche collaborateur peut entendre : « Si j'avais écouté ma femme, pour une fois... »

Lionel a les yeux emplis de larmes et le menton qui tremble quand la vitrine de l'espace d'accueil cède sous l'assaut du blindé. Les hommes du groupe d'intervention se ruent à l'intérieur en vociférant, dévastant tout sur leur passage. Il lève alors les bras en l'air. Instinctivement.

LA MALÉDICTION DE TOTER WINKEL

Noé Bezborodko

C'était un petit village à flanc de montagne, dans une vallée. Les montagnes étaient escarpées, immenses, efflanquées, dentelées de sapins sur les crêtes. Le village était entouré de ces pentes vertes d'où tombaient des pierres, entraînant d'autres pierres qui s'entassaient dans le lit du fleuve qui déviait sa course en grondant et se brisait l'échine sous ces éboulis. Cet entonnoir géant retenait la brume et les nuages presque liquides dans les gorges immenses qu'il formait. Toutes ces montagnes se gargarisaient de brume et de nuages et en vérité le grondement sourd qui se cognait et s'amplifiait contre les pierriers ressemblait au hennissement d'un cheval en colère. Dans ce petit village vivaient une centaine d'âmes. C'était des éleveurs de chèvres qui n'avaient jamais vu d'autres villages, qui ne savaient même pas que d'autres villages existaient dans d'autres vallées, qui ne savaient pas que la montagne n'est pas la seule forme de la croûte terrestre et que loin très loin il y a les mers les océans, l'horizon infini, la douceur des vagues, le mont Ararat, la senteur du jasmin dans les terres orientales qui s'effritent comme du sucre de canne et là-bas encore plus loin des empires millénaires qui inventèrent la poudre en associant soufre et salpêtre, et s'en servirent pendant des centaines d'années non pas pour semer la destruction mais simplement pour lancer des fusées qui explosent en mille morceaux et barbouillent le ciel noir d'éclats, de gerbes, de rosaces et

de crinières de lion. Ils n'avaient pas conscience du monde extérieur, tout simplement. Ils agissaient selon de vagues lois ancestrales, mais la plupart du temps ils vivaient au hasard, sans se référer à autre chose qu'à leur sens commun. Si le chien d'un éleveur tuait la chèvre d'un autre, alors le premier se tuait une chèvre ou la donnait à l'autre. Le chien était battu mais pas tué, car les chiens étaient considérés comme de la main-d'œuvre qualifiée. Si quelqu'un tuait, alors l'affaire se compliquait. Il fallait faire intervenir le code gravé sur une pierre plate. On grattait la mousse qui recouvrait la surface, et on s'informait des équivalences. Une femme équivalait par exemple à trois chèvres. Un enfant valait deux chiens. Un homme, un chien et trois chèvres. Les dessins représentaient donc des chiens, des chèvres, des petits hommes, des femmes, des grands hommes, d'un trait sommaire ignorant les courbes, aux angles aigus. Comme la valeur de la vie ne représentait pas grand-chose, l'attrait de tuer quelqu'un était proportionnel à cette valeur. En somme, il n'y avait pas beaucoup de crimes. Les gens mouraient plus volontiers en dégringolant les pentes, en se prenant un gros caillou sur la tête, ou encore en se perdant dans la brume. Pour le reste, ils vivaient généralement en bonne entente et ne ressentaient pas le besoin de se faire du mal sans raison. Trois fois par an, ils organisaient des jeux de luttes et des combats de chèvres, et c'était peut-être les seules manifestations de violence publique encouragées. Ils se battaient entre eux mais aussi avec les chèvres de combat. On leur affûtait les cornes jusqu'à ce qu'elles soient coupantes comme des rasoirs et pointues comme des cimes de sapins. On les enfermait au sein d'un enclos. Les chiens se mettaient à leur mordre les pattes, les tétines, la peau du cou qui pendait, et les chèvres enfourchaient l'air tout azimut. Alors on faisait entrer les volontaires dans l'enclos. Ceux-ci, munis d'épais gants en cuir renforcés de bois et de mailles, devaient saisir les cornes de la chèvre et l'immobiliser complètement, jusqu'à ce que l'animal mette genoux à terre. Sans se couper ni se faire empaler. C'était une sorte de corrida si l'on veut. Moins impressionnante, plus vive, une corrida mélangée à un jeu

d'escrime, les cornes coupant l'air, taillant la brume en cubes, tailladant les cuisses et tranchant des bouts de chair. Lors des jeux, on buvait du lait de chèvre fermenté mélangé à de l'eau-de-vie. On mangeait de la viande de loir. Les éleveurs se régalaient de loirs. À la fin de la nuit, quand le jour commençait à se lever, on remplissait des charrettes, on chargeait des ânes, on poussait devant soi des caisses pleines, on emmenait tout ce chargement au bord d'une falaise, toujours la même, d'où plongeait une mince cascade, et l'on déversait tout cela dans le vide. Il y avait des meubles pourris par l'humidité, des ossements, un chien mauvais qui brutalisait les chèvres et dont on ne pouvait rien tirer, de la vaisselle cassée, tout ce dont on voulait se débarrasser. On regardait la clarté poindre, mystérieuse encore car sans soleil, on regardait la brume passer comme une procession de fantômes aplatis et gênés qui se dépêchent. On attendait que le soleil se pointe entre deux montagnes, remplisse son col et fasse apparaître le vide. En rentrant au village il ne fallait pas trébucher, pas glisser sur le chemin, il fallait se concentrer.

Dans ce village enclavé, entre les hennissements du fleuve, le fracas sourd et lointain des éboulements et l'écho chevrotant des troupeaux vint à naître un petit gaillard : Toter Winkel. Ses parents amenèrent une chèvre pour lui donner la première tétée, comme il était d'usage. Toter Winkel tira sur un pis, la chèvre paniqua, Toter Winkel ne desserrait pas son petit poing, la chèvre se cabra, la chèvre s'effraya, et Toter Winkel reçut un coup de sabot sur le front. Et ce coup de sabot fendu imprima sur son crâne encore mou la marque du destin. La chèvre s'était sauvée, et Toter Winkel ne put boire son lait. Une fièvre étrange le fit monter en température. Il devint violet foncé, de la vapeur de locomotive s'échappait de son corps bouillant, se mêlant à la brume froide qui rôdait dans les ruelles étroites du village. Ses parents le couchèrent sur un nid de paille humide et le recouvrirent de linges mouillés, ce qui eut pour effet de transformer la maison en sauna. Cinq années passèrent. Toter Winkel ne baissait ni en pression ni en température. Il ne

pleurait pas, il ne faisait aucun caprice. Il passait son temps assis sur son séant, le regard solide, déchiffrant les ombres des montagnes, concentré qu'il était sur son trône de paille, il oubliait de respirer et faisait de l'apnée, reprenait conscience, avalait de la brume par goulées, se sentait défaillir, poussait poussait, montait en pression, devenait rouge brique, violet aubergine, orangé avoine, jaune paille, blanc cassé, tournait de l'œil, puis son fond d'eau se remettait à bouillir, il cuisait par dedans, se mettait à expulser des bouffées de vapeur opaque, et ça recommençait. Ses parents l'avaient accepté tel qu'il était. Les voisins venaient de temps en temps profiter de ces particularités, les froides soirées d'hivers redoutables. On s'asseyait en cercle autour de l'enfant, on se défaisait de ses couches de vêtements, en tailleur ou allongé, on versait des seaux d'eau sur le petit qu'on avait enroulé de feuilles d'eucalyptus, de feuilles de tilleul, de menthe sauvage et d'armoise, et on se prélassait dans ce sauna, avalant des rasades de vapeur moite. Le petit quant à lui ne semblait pas remarquer ce manège. Il poussait tant qu'il pouvait, serrait les mâchoires, il poussait et poussait, son regard sortait de lui comme une pâte rétive à courte coulée. Quelques années plus tard, il se mit à parler et ses parents surent ce qui modelait ce regard, ce qui lui donnait cette texture compacte. Toter Winkel se mit à parler et – toujours assis sur son tas de foin – raconta qu'il avait des visions, des rêves éveillés. Il voyait des fleurs se balancer. Des fleurs qui avaient des têtes de lunes hagardes, souriantes, affables, des fleurs qui se balançaient benoîtement, qui marmonnaient, qui s'amusait à mettre leur bouche en cul-de-poule, à pousser des « ooooooh », mimant des petits étonnements. Leurs grosses têtes rondes et pleines se balançaient au sommet de tiges souples et nues. Elles étaient plus hautes que les maisons, Toter Winkel les voyait dépasser des toits, se noyer temporairement dans une flaque de brouillard passager. Les fleurs poussaient dans ses visions comme des champignons toxiques, ces fleurs étaient nonchalantes, désintéressées, prêtes à semer la destruction et à regarder le monde s'effondrer sans s'émouvoir, sans cesser

de suer leur jus neutre. Il voyait aussi des chèvres fuir, courir dans la pente, s’emmêler les pattes. Il les voyait s’entraver et s’éventrer entre elles en tombant, et la montagne dégoulinait de viscères. Parfois les fleurs regardaient ce spectacle, faussement contrariées, parfois elles n’étaient pas là. Il voyait les étoiles clignoter. Puis soudain quelque chose – il ne savait quoi – arrêta son balancier et alors une cascade le traversait mais si lentement qu’elle devait s’être arrêtée elle aussi, car elle ne parvenait jamais au bout de lui, et alors il sentait l’impatience s’emparer de lui. Mais tout cela, ce n’était rien. La vision qui le maintenait en température, qui faisait mijoter en lui sa sauce mortifère, il la raconta à ses parents en dernier, afin qu’ils comprennent que c’était la pire. Cette vision était aussi la plus dure à raconter, car il s’agissait d’une présence. D’une présence, une simple présence. Il sent cette présence à ses côtés. Il sait qu’elle est là. Il n’a pas besoin de regarder. À sa droite, c’est elle. Elle marche tranquillement à ses côtés. C’est un hérisson gros comme un bœuf. Ses courtes pattes sont inépuisables. Rien en lui ne montre la hâte. Il s’en dégage une paix absolue, une paix effroyable, que Toter Winkel fuit tant qu’il peut, se mettant à courir d’un coup pour surprendre la bête et la semer enfin (il a tellement rêvé de la distancer, de ce que cela ferait d’en être libéré), prenant des virages serrés, dévalant dangereusement des pentes glissantes, se cachant dans un buisson, grimpant en haut d’un arbre... Le hérisson est toujours là, il avance sans se presser et Toter Winkel ne parvient jamais à s’en défaire, c’est une vision affreuse. La vision qui l’habite depuis le coup de sabot. C’est cette vision qui lui a appris à parler. C’est cette vision qui le maintient à ébullition, telle une Cocotte-minute oubliée sur le feu et qui recrache un trop-plein de détresse par les oreilles.

Ses parents l’écoutèrent attentivement. Ils ne trouvèrent rien à dire, ils se sentirent démunis, car selon la mère ils étaient responsables de ce coup de sabot à l’origine de ces visions. Ils caressèrent le front de leur fils et donc la marque du sabot fendu, du funeste sabot... Ils l’allongèrent et étendirent sur lui

des couvertures mouillées car il était brûlant et sec, les yeux fous, les tempes palpitantes. D'autres années passèrent. Toter Winkel était devenu beau garçon. Ses cheveux étaient noirs, ses yeux ardents, noirs aussi comme l'encre des pieuvres. Il avait des lèvres au contour net, des lèvres charnues, bonnes à téter les chèvres. Il avait amassé un deuxième tas de paille devant la maison, aimant maintenant passer ses journées à l'extérieur. Il s'adossait contre le mur de la maison et regardait la montagne mais l'autre côté de la montagne car, quand il se concentrait pendant des heures, il parvenait à voir à travers la montagne, pendant de courtes secondes. Il était sans amis. Il avait mis un terme aux séances de sauna à la maison ; il trouvait cela stupide ; il n'aimait pas qu'on l'entoure de feuilles poisseuses. Il vivait en paix avec ses parents, ils faisaient bon ménage, ils s'entendaient. Il fumait toujours comme une cheminée, d'une fumée blanche et épaisse, une fumée de bois vert qui s'échappait de lui en colonne verticale dans l'air léger ou qui l'enveloppait comme un châle dans l'air lourd. Il ne pouvait pas travailler comme gardien de chèvres. Les bêtes se mettaient à suffoquer et à bégayer à cause de sa fumée, leur lait caillait, formait des grumeaux et se solidifiait, avait un goût de fromage. Aussi restait-il assis sur son foin et regardait-il la montagne. Il se mit également à regarder la jeune bergère qui gardait les chèvres dans le pâturage en contrebas, juste en dessous de sa maison. Elle était plus âgée et depuis tout petit il la voyait étaler ses bras fins sur l'herbe. Toter Winkel se disait qu'elle devait regarder les nuages, ou compter les martinets qui volaient en cercles au-dessus de leurs têtes. Il se demandait ce qu'elle voyait, ce qu'elle imaginait, ce qu'elle ressentait, et il tomba amoureux d'elle. Elle aussi tomba amoureuse de lui. Elle se mit à l'épier du coin de l'œil. Ce garçon à qui elle n'avait jamais adressé la parole l'intriguait. Que faisait-il sur son tas de paille ? Pourquoi ne faisait-il rien d'autre que de fixer la montagne ? Pourquoi fumait-il comme une cheminée ? Il devenait si rouge parfois ! Au début, elle avait pensé qu'il était furieux, méchant, sadique, mais elle se rendit compte qu'il ne le faisait pas exprès, et ce qu'elle avait

perçu comme de la colère, elle se mit à le voir comme une concentration forcenée, un effort violent de lévitation. Elle se mit à penser à lui, à l'observer secrètement, elle se mit à perdre une chèvre ou deux, à l'occasion. Le soir en rentrant chez elle, elle se retournait dans les ruelles et cherchait la colonne de fumée blanche qui dépassait des toits. Quand elle l'avait trouvée, elle imaginait Toter Winkel en dessous, en train de frémir et de trembler. À cette pensée, des petites gouttes de pluie chaude lui glissaient dans le bas du ventre. Un soir, elle vit que la colonne de fumée la suivait. Elle fut prise d'une émotion intense et pénétra dans une étable sans savoir ce qu'elle faisait, le cœur lui battait comme un piston. Toter Winkel passa devant l'étable et elle l'entraîna sur la paille au milieu des chèvres qui se mirent à tousser et à faire tinter leurs petites cloches. Toter Winkel se laissa faire, il se laissa tomber sur la paille, contre la fille. Elle passa sa main dans ses cheveux. Puis elle lécha ses lèvres chaudes et une fourmilière se répandit dans tout son corps. Elle se dévêtit rapidement et se colla contre lui. Sa peau légèrement fondue se mêlait à celle de Toter Winkel et elle ne savait plus où commence la douleur et où finit le plaisir. Ils se pénétrèrent sans attendre, pétrifiés, ils jouirent dès la première seconde, sans bouger, écrasés par cette extase insoupçonnée. Quand elle rouvrit les yeux, il faisait noir dehors. Les chèvres dormaient debout, serrées les unes contre les autres, comme un tas de bûches. Elle mit quelques secondes à se rappeler ce qu'elle faisait ici, allongée dans la paille. Un rayon de lune pâle s'était faufilé entre deux planches du mur de l'étable. Elle le suivit du doigt et son doigt s'enfonça dans un épais manteau de coton blanc. Elle tenta de dissiper ce cumulonimbus. Petit à petit, un chemin s'ouvrait, qu'elle suivait à quatre pattes. Elle avait chaud, elle se sentait enveloppée de ouate. Derrière elle les rideaux blancs s'étaient refermés sur ses pas. Elle avançait telle une chouette silencieuse, le son de chaque mouvement absorbé par la densité de l'air. Sa main rencontra enfin Toter Winkel. Il était assis et fumait comme un volcan. Elle chassa la fumée qui l'entourait mais la fumée repoussait sans cesse. Elle souffla et

aperçut son visage. Le garçon était violet, des veines lui barraient le cou et ses yeux avaient l'air de deux trous. Elle voulut se coller contre lui mais Toter Winkel la repoussa. Tout à l'heure, dans la paille calcinée, la bergère était tombée inanimée après leur étreinte. Toter Winkel, encore ivre, avait déposé le rayon de lune sur son beau visage. Mais ce n'était plus un beau visage. Elle avait les lèvres d'une vieille dame, sèches et crevassées. Elle avait les cheveux cramoisis, ils se tordaient sur sa tête tels des bras morts. Sa peau tout entière était couverte de cloques. Il avait voulu prendre ses seins dans ses mains mais ils étaient flétris. Ses fesses étaient vides, ses cuisses couvertes d'une corne craquante. Il s'était alors mis à trembler comme un chevreau. L'angoisse l'avait saisi. La fièvre était montée, ainsi que la vision... Le hérisson cheminait tranquillement à ses côtés. Et maintenant que la bergère l'avait trouvé, il la repoussait. Car, d'abord, il ne voulait pas que le hérisson la voie et qu'elle voie le hérisson. Ensuite, il se sentait terriblement coupable, c'était un monstre, il n'aurait jamais dû toucher la fille. Maintenant, à quoi ressemblait-elle ? Qu'allait-on faire de lui ? Allait-on le chasser du village quand on aurait vu ce qu'il était advenu de la fille ? Qu'allait faire la bergère quand elle verrait son reflet ? Il avait détruit sa beauté, détruit sa vie. Mais surtout, il était encore rongé par le désir de le refaire avec la bergère, de se pénétrer à nouveau et de revivre cette perte absolue de toute notion, cette jouissance... Cela la tuerait, pensa-t-il, elle partirait en cendres. Non, il n'était... Et même ! Ah... l'horrible idée... Le faire avec une autre fille, détruire une nouvelle peau, sceller une autre fente, marquer au fer rouge, pour toujours, une autre !... Toter Winkel prit la fuite. Il s'engouffra dans les ruelles tortueuses, se râpa les coudes contre la chaux, se cogna dans les angles, mordit la poussière, se releva, talonné par sa vision, prit le sentier qui menait au ravin, se ravisa, voulut rentrer chez lui, se ravisa, voulut retrouver la bergère, se ravisa, entra dans la forêt, s'enfonça dedans, accoté par son hérisson, s'assit sur une grosse pierre. Il était dans un tel état... Il était si triste, si sauvagement pétri d'angoisse, si perdu, si seul... Il était si

désespéré qu'une martre le prit en pitié et vint se coucher sur ses genoux pour lui tenir chaud. Toter Winkel fourra sa main dans le pelage de l'animal, il était redescendu en pression. Il était glacé maintenant, livide et lisse comme du marbre. La martre lui tenait chaud et c'était la première fois qu'on lui tenait chaud. Le petit mustélidé élégant, au corps long, portant dignement sa bavette blanche, rêvassait sur les genoux de Toter Winkel. L'animal ne se souciait de rien, pas même du hérisson qui trottait autour d'eux, volumineux, léger, tout à son affaire. Le jour était encore loin. Le temps était suspendu. Toter Winkel comprit qu'il ne pourrait jamais rien aimer, rien pétrir, rien pénétrer, rien caresser, à part cette petite martre qui avait eu pitié de lui. Il était voué à brûler ce qu'il désirait, à réduire en cendres, à faire mal, à défigurer, à provoquer des cloques, à gâcher... Il se mit à maudire ce pâturage au-dessous de chez lui. Il se mit à maudire l'amour. Pourquoi ne s'était-il pas contenté de ses visions, sur son tas de paille, fuyant son hérisson, suant son jus glougloutant, chuintant son trop-plein de pression vaporisée... ? Pourquoi avait-il suivi la fille ? Pourquoi n'était-il pas resté sur son tas de foin, contre son solide mur ? Sous l'ombre portée de ce solide mur ? Il finit par s'endormir, la tête affaissée, dans la forêt. Au petit matin, il fut éveillé par des bruits de bâtons, des aboiements de chiens, des bribes de voix au loin. C'était les villageois, qui avaient retrouvé la bergère et qui organisaient une battue pour mettre la main sur Toter Winkel. La petite martre était partie. Mais le hérisson aussi. Toter Winkel se dirigea vers les rumeurs, éreinté, cuit. Il prit le chemin qui descendait au village, chemin baigné de lumière. Il se dressait contre le soleil, il lui faisait face, il le sentait, derrière la montagne. Les villageois qui étaient en train de monter vers la forêt le trouvèrent marchant sur le chemin, calmement, légèrement voûté. Ils lui attachèrent les mains, puis les bras autour du corps, puis ils entravèrent ses jambes avec des sangles en cuir et ils le portèrent jusqu'au village. On tint conseil. Le code ne prévoyait pas ce cas. On avait beau gratter la mousse, la pierre restait muette. On ne savait que faire... Fallait-il confisquer le troupeau de la famille

au profit de la famille de la bergère ? Non, ce n'était pas juste, car les pauvres parents n'y étaient pour rien. Fallait-il donner des coups de bâton au garçon ? Les coups de bâton étaient pour les chiens. Pouvait-on dédommager la bergère ? Il fut décidé de prendre tout de même vingt chèvres à la famille de Toter Winkel pour les donner à la famille de la bergère. Mais une fois cela réglé, il restait le problème de savoir ce qu'on faisait du garçon. Certains villageois dirent alors que le garçon était un monstre. Que ce n'était pas possible de garder un monstre au sein du village. Un vieillard cria que le garçon était mauvais pour le village car il faisait tourner le lait des chèvres et qu'il allait en brûler d'autres, des filles. Finalement, tout le monde s'accorda sur le fait que Toter Winkel était un monstre. Il y avait eu ce malheureux accident, le jour de sa naissance, ce méchant coup de sabot..., c'était bien fâcheux mais c'était comme ça et on ne pouvait pas garder un monstre dans un village. Pendant ces palabres qui durèrent des heures, Toter Winkel, accroché au pilori au milieu de la place, cherchait la bergère des yeux, mais ne la trouva pas. Il était triste et soulagé de ne pas la voir. Il n'écoutait pas les villageois. Il était blessé à mort, abattu par ce mot, « monstre », qui était nouveau, qu'on avait inventé pour lui. Il ne tremblait pas, il ne bouillonnait qu'à tout petit feu et ne fumait que d'un filet... Finalement, il fut décidé que le monstre serait jeté sans plus attendre du haut de la falaise. On prévint les parents, qui versèrent des larmes, firent leurs adieux à leur fils, se cachèrent le visage. On le détacha du poteau, on le mit sur une carriole et on prit le chemin de la falaise. Toter Winkel se réveilla de sa torpeur et cria, se débattit, devint rouge brique, brûla les lanières qui l'entravaient, se mit à courir, mais ses jambes se dérobaient sous lui. On l'enroula alors dans d'épaisses peaux d'ours, on le sangla à nouveau, cette fois avec des chaînes, et on le remit sur la carriole. Un tourbillon de fumée blanche s'échappait du convoi, ballotté par le vent, pris à rebrousse-poil. Cette fumée était âpre, elle se collait comme de la poix à l'intérieur des villageois, recouvrait les parois de leur gorge, imbibait leurs poumons qui gonflaient péniblement et se

mettaient à crachoter du venin. Pire que les épluchures d'oignons, cette fumée faisaient pleurer les hommes à grosses gouttes. Ils sanglotaient abondamment, les larmes roulant sur leurs joues comme des billes. On reniflait, on toussait, on se raclait la gorge, on crachait, on pleurait, on trimballait le monstre ficelé et on se rapprochait de la falaise. Une fois qu'on y fut, des hommes levèrent le mât et le maintinrent au bord du gouffre dans lequel se jetait la cascade. Le monstre ne criait plus, ne bougeait plus, Toter Winkel en effet était calme. Il regardait au loin, à travers les montagnes. Il savait que le vide allait le libérer à jamais de sa vision. Il était triste de mourir, il était furieux contre les hommes, contre cette chèvre et son coup de sabot fendu. Il fixait des yeux la montagne lorsqu'on le poussa dans le vide. Il tomba tout droit dans le ravin, vers le fleuve grondant, et vit au loin à travers les montagnes, vit le mont Ararat, les feux dans le ciel noir, la terre rouge et friable, la mer et l'océan, les vagues épileptiques, le mystère de la vie et... Il était seul pendant qu'il tombait, car le hérisson était resté là-haut, avec les hommes.

Depuis, on dit que le village est maudit. On dit que ses habitants sont poursuivis par une bête, un buffle épineux qui les tourmente, les visite non seulement dans leurs rêves mais aussi dans la journée, se colle à leurs basques, les empêche de vivre, d'être heureux. On dit que ses habitants sont tous pris d'une étrange fièvre, qu'ils suent la peur à grosses gouttes, qu'on lit sur leur pauvre visage l'angoisse de la mort. Qu'on voit dans leur regard que c'est pour bientôt, qu'ils ont déjà un pied dedans, qu'ils naissent avec un pied dedans... On dit que c'est depuis cette chute, qu'il y avait un monstre, qu'il n'y en avait pas mais qu'ils l'ont inventé, et qu'ils sont condamnés à traîner leur boulet, jour et nuit, dans les rues de leur village damné.

BANG BANG

Tampa Simoni

*C'est étrange, je ne sais pas ce qui m'arrive ce soir
Je te regarde comme pour la première fois
Encore des mots toujours des mots, les mêmes mots*
Dalida et Alain Delon

Chapitre premier

Il venait d'avoir 18 ans

Il me fixait de ses yeux noirs, du haut de sa jeunesse.
Et tirait fort sur sa clope.
Sa lèvre supérieure était ornée d'une fine moustache. Un peu prétentieuse.
Il parlait et je l'écoutais.
J'attendais que soit enfin venu le moment de l'ivresse et de la baise.

Depuis trois mois, j'étais inscrite sur l'application Copule. Ma photo de profil était un portrait de moi qui datait d'une dizaine d'années, publicité mensongère mais néanmoins nécessaire : aujourd'hui, mon visage était gonflé par l'âge et l'alcool, mes yeux réduits à deux fentes obscures et ma bouche

assassinée par de ridicules ridicules. J'avais déjà obtenu plusieurs rendez-vous avec de parfaits inconnus. Malheureusement, les choses n'avaient jamais tourné à mon avantage : aucun de mes prétendants ne m'avait donné son cul, la baise n'avait jamais eu lieu, un vrai fiasco.

Mais ce soir, l'occase était trop belle pour que je la rate. J'étais attentive à la dégradation de mon état et veillais donc à boire un grand verre d'eau entre chaque lampée de vin. Je regardais mon prétendant avec des yeux de biche carnivore. Je suais de l'entrejambe et perlais des aisselles. Cela me rendait encore plus animale et j'espérais qu'il soit zoophile.

Le bar était plein, la musique forte et la nuit avançait.

Il me fixait de ses yeux noirs.

Et tirait fort sur sa clope.

Sa lèvre supérieure était ornée d'une fine moustache. Si sexy.

Il parlait mais je n'avais plus la patience de l'écouter.

Le bar était plein. La musique était forte et malgré les rasades d'eau plate que je m'enfilais, je commençais à être vraiment saoule.

Je me penchai brusquement vers lui en tordant ma bouche de manière à faire sortir le bout de ma langue. Il recula et ricana. Vexée, je me levai et rejoignis en titubant le comptoir. Je me commandai un shot de vodka. Aux grands maux les vrais remèdes. *One shot. Two shots. Three shots.* Le compte était bon. Plus de rancœur, plus d'amertume, je ne trouvais même plus sa moustache attirante. C'était tout juste devenu un duvet prépubère.

Le bar était plein et moi aussi.

Je revins à notre table, éméchée et transpirante, me rassis à ma place et commençai à fredonner moqueusement :

*J'ai mis de l'ordre à mes cheveux
Un peu plus de noir sur mes yeux
Ça l'a fait rire
Quand il s'est approché de moi
J'aurais donné n'importe quoi
Pour le séduire*

Je le vis se figer subitement. Ses prunelles noires s'agrandirent comme celles d'un chat dans la nuit.

Il se pencha vers moi, de façon mécanique.

Ses mains attrapèrent brutalement mon cou et m'attirèrent contre lui. Il plaqua sa bouche sur la mienne et la dévora. Sa langue tapait contre mes dents, sa salive barbouillait mon menton et ses doigts qui s'enfonçaient dans ma nuque commencèrent à me faire mal.

Je me dégageai de cette étreinte en me contorsionnant. Il me fit face, béat, sa fine moustache recouverte de mouille salivaire. Moment suspendu. Puis il se rapprocha encore de moi et colla ses mains sur mes seins. Je le repoussai violemment et, ce faisant, tombai de ma chaise. Incrédule, je me relevai, réajustai mes vêtements et pris la fuite sans me retourner.

Je sentais encore ses yeux noirs de merlan frit me fixer.

Chapitre 2

Bambino

Mardi soir, 19h00. Après le travail, je me retrouvai dans les rayons de la supérette en bas de chez moi. Le frigo était vide, comme ma vie sexuelle. Un souffle d'air glacé traversait la morne plaine. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je pouvais cuisiner, et donc encore moins de quels ingrédients j'avais besoin. J'errai, l'âme en peine, des biscuits apéritifs

aux plats surgelés, des plats surgelés aux biscuits apéritifs, traînant lourdement mon panier. J'esquissais de temps à autre, presque inconsciemment, une petite glissade ou un pas chassé en entendant les haut-parleurs cracher un tube connu. Ce fut alors que, devant l'étal des salades, je me mis à me tortiller en reconnaissant le hit de Dalida :

Bambino, bambino

Mes fesses s'agitèrent en cadence.

Et gratta, gratta sur le tuo mandolino

Mon petit bambino

Faire les courses avec Dalida, cela rendait la tâche moins amère. Je fredonnai.

Ta musique est plus jolie

Que tout le ciel de l'Italie

Et canta, canta de ta voix câline

Mon petit bambino

Je chantonnais. Le cœur léger.

Je me dandinai entre les produits frais.

Et ce fut là que je sentis une main claquer mes fesses. Clac. Un coup sec.

Je me retournai, stupéfaite. Personne ne me faisait face ! Je dus baisser les yeux pour le voir. C'était un homme de très très petite taille, âgé d'une cinquantaine d'années. La perruque brune qu'il portait plaquée sur le bas du front lui donnait l'air d'un vieil enfant. Ses yeux verts écarquillés sous d'épais sourcils me fixaient. Il s'avança vers moi et, avant que je n'eus eu le temps de réagir, embrassa fougueusement mes mains puis mes poignets, mes avant-bras et mon ventre...

Il n'eut pas le temps d'atteindre mes seins car je venais de reculer d'un pas, horrifiée par un tel spectacle.

Sans me quitter du regard, sans paraître contrarié, il se rapprocha de moi, les lèvres luisantes de salive, tout en faisant des petits bruits de succion avec sa bouche. Je ne lui laissai pas le temps d'arriver jusqu'à moi, je tournai rapidement les talons et m'engouffrai dans le rayon des spécialités fromagères. J'entendis ses petites talonnettes taper sur le carrelage. Il me suivait, le con ! Je lâchai mon panier à roulettes devant l'étal des crèmes fraîches et continuai à trotter dans le rayon des cosmétiques. Je jetai des coups d'œil furtifs derrière moi et me dirigeai vers la caisse la plus proche quand, surgi de nulle part, il me barra le passage. Ses petites mains potelées s'agrippèrent à ma jupe et il tira dessus de toutes ses forces. Les coutures de la taille cédèrent et je me retrouvai en slip sous les yeux médusés de la caissière et des clients. Je poussai un cri de stupeur, tirai sur mon tee-shirt pour le rallonger et sortis en courant dans la rue, ma jupe dans la main. Je courus comme je n'avais jamais couru auparavant.

Chapitre 3

Le temps des fleurs

Trois jours étaient passés depuis l'incident à la supérette mais je n'arrivais toujours pas à retrouver mon calme. Aucune réponse sensée ne me parvenait. Trois jours que je ressassais la scène, enfermée dans mon appartement.

Mon ventre rugissait de faim devant mes étagères vides. J'allais devoir sortir.

J'enfilai un large sweat à capuche sur un pantalon informe, des vieilles baskets et sortis dans la rue. Personne. Cela m'allait bien. Pas de psychopathe en vue. Il était treize heures, l'heure où jamais rien ne se passait. Je remplis mon

sac à dos de chips, pain et fromage dans la minuscule épicerie du quartier et m'engouffrai dans la bibliothèque, à quatre pas de là. Je m'étais mis en tête de chercher des ouvrages féministes récents sur le comportement des hommes dans les relations amoureuses. Mes dernières tentatives d'échanges avaient été catastrophiques et je me remettais en question. Un nain agressif, un moustachu mécanique ? Qu'avais-je raté de l'épisode MeToo pour en être arrivée là ?

Peut-être que je trouverais des réponses dans le *Cher connard*. Le titre était si inspirant... Je parcourus des yeux le rayon. Despentes n'y figurait qu'avec son *King Kong Théorie* et à ses côtés se pressaient Deforges, *Contes pervers*, et *Dalida, Autobiographie*. Dalida ! Je vénérerais cette chanteuse depuis toute jeune. Sa longue chevelure reflétait la lumière des projecteurs quand elle se produisait sur scène. Ses yeux refusaient d'obtempérer au parallélisme ambiant. Une véritable icône ! Je connaissais par cœur toutes ses mélodies célèbres. Et tout en tournant les pages de son livre, je chantonnai :

*C'était le temps des fleurs
On ignorait la peur
Les lendemains avaient un goût de miel
Ton bras prenait mon bras
Ta voix suivait ma voix*

Je m'arrêtai. Je sentais que des yeux s'étaient posés sur moi. Je distinguai une forme derrière l'étagère. C'était la bibliothécaire.

Elle s'avança vers moi à grandes enjambées et d'un geste précis me retira le livre des mains, le replaça sur le meuble tout en respectant l'ordre alphabétique du rangement et remonta ses longs cheveux blonds en un chignon sur le sommet de son crâne. Elle attrapa alors mon bras et se mit à tourner autour de moi tout en suivant le rythme d'une mélodie fantôme. Je fus

entraînée dans sa spirale, sa robe à fleurs s'envolait et laissait apparaître sa culotte couleur pissenlit. Elle stoppa brusquement sa danse et me serra contre elle. Je sentis sa poitrine contre la mienne, ses tétons se durcirent et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Surprise par cette étreinte, je cessai de respirer. Elle huma mes cheveux, mon cou et soudainement me lécha les yeux. Sa langue déposa sur mes paupières une sorte de miel visqueux qui m'empêcha de les rouvrir. J'étais aveuglée. Elle continua de me renifler et de me lécher le visage. Je reculai et m'essuyai d'un revers de la manche. Mais elle était plus rapide que moi et reprit de plus belle ses embrassades collantes. Je m'accroupis alors et entrepris une fuite au sol, à quatre pattes. Elle s'étala sur le parquet en se prenant les pieds dans sa robe longue alors qu'elle se penchait pour me rattraper. Je sortis comme une chienne apeurée de la bibliothèque et ne me redressai qu'arrivée devant mon paillason.

Chapitre 4

Pour en arriver là

Je tournais autour de la table de ma cuisine depuis plus d'une heure maintenant. Mes pensées allaient et venaient, impossible pour elles de se fixer et pour moi de me poser. Trois agressions sexuelles en si peu de temps, je ne m'en remettais pas. Je m'observais, face au miroir, des pieds à la tête. Rien de flagrant. Non, rien n'avait changé. Qu'avais-je donc fait pour en arriver là ? Je ne m'étais pas transformée en bombe anatomique. Mon physique lambda était toujours lambda. Je reniflais mes vêtements : étaient-ils imbibés de phéromones ? *Imbécile*, je murmurai entre mes dents, *les phéromones n'ont pas d'odeur*. Je grimaçais devant mon reflet. Et c'est en louchant que l'évidence m'apparut. Dalida ! Da-li-da ! C'était elle, la responsable ! À chacune de ses chansons était associée

une agression ! Le simple fait de fredonner ses paroles altérerait le comportement de la personne qui me faisait face ! Je transformais l'humain en prédateur sexuel ! Comment ne l'avais-je pas remarqué plus tôt ?

Je partis dans un fou rire sans fin.

Je me déhanchais devant le miroir, titillais le bout de mes seins durcis par la nouvelle et jubilais de me savoir dotée d'un tel pouvoir ! Je pensais à toutes et tous ces amants potentiels qui ne résisteraient pas à mes chansonnettes !

J'allais baiser comme jamais.

Mais « avoir un don sans le travailler n'était qu'une sale manie » m'avait maintes et maintes fois répété ma grand-mère. J'entrepris alors de me mettre au travail. Sans attendre, je m'installai face à l'ordi, tapai *paroles chansons Dalida* et commençai à réviser mes classiques.

Chapitre 5

Bésame mucho

S'ensuivit une période que je qualifierais d'idyllique. Merveilleuse. Irréelle. Du sexe à foison. De l'amant jusqu'à plus soif. De l'amante jusqu'à plus faim. Une orgie de plaisirs. Il suffisait que je fredonnasse une chanson de Dalida pour que la personne de mon choix m'obéît au doigt et à l'œil. Les vêtements s'arrachaient, les queues se dressaient, les peaux s'enflammaient, les vulves éjaculaient sans réserve. Une ode au coït !

Chaque soir, je me produisais dans un lieu différent.

Gigi l'amoroso

dans une pizzeria italienne au fond du quartier de Figuerolles. Un grand mafioso, cheveux gominés, svelte et raffiné, dévora ma *gatto* jusqu'au petit matin à même la table.

Parle plus bas

dans le hall d'un immeuble de l'Écusson. Un homme marié d'une cinquantaine d'années me fit l'amour sans un bruit, seuls nos souffles rauques et le froissement de son costume résonnèrent dans les escaliers.

Salma Ya Salama

dans un hammam oriental du quartier Sainte-Anne. Une jeune Marocaine aux cuisses épaisses et fermes me massa sans relâche avant d'offrir à ma chatte la plus longue et la plus divine lapée de sa vie de chatte.

Monday, Tuesday... Laissez-moi danser

dans une discothèque de Palavas. Sous les éclats d'une boule à facettes, iel lécha ma combinaison pailletée imbibée de tequila sunrise *all over the night*.

Il faut dire que je travaillais d'arrache-pied tous les titres de Dalida. Je m'étais acheté un casque et un micro pour ce nouveau job qui m'occupait du matin jusqu'au soir. J'avais réalisé que, mieux j'interprétais les morceaux, meilleure était leur dévotion sexuelle. Lorsque je montais dans les aigus, leurs gestes se faisaient plus subtils et plus précis. Quand je m'enfonçais dans les graves, leur bestialité prenait le dessus et ils me violentaient avec ardeur et passion. J'étais leur Domina Dalida. Je jouissais de ma toute – nouvelle — toute-puissance.

Chaque soir, je vivais sans relâche des passions torrides dignes des grands classiques du cinéma pornographique de 1896 à nos jours. Chaque mélodie divinement interprétée transformait mes proies en jouets sexuels désinhibés. Et j'étais de taille à vivre tous ces contes pervers. Les femmes étaient autant immorales que les hommes, point à la ligne. Je réalisais des fantasmes improbables.

Mais au bout de plusieurs mois de sexualité intense, je fus foudroyée par une vérité effroyable.

Je me rendis compte que j'avais presque épuisé le stock de chansons interprétées par Dalida : 709 au total, un nombre imposant certes, mais un nombre fini. J'en avais appris 125 en italien, 60 en allemand, 32 en espagnol et encore une cinquantaine dans des langues incertaines que je chantais en phonétique pure.

709, cela paraissait un chiffre conséquent, mais au fur et à mesure que les jours passaient, je compris que mon pouvoir était voué à s'éteindre... J'avais bien tenté de reprendre des morceaux déjà chantés, mais les amants d'un soir m'avaient superbement ignorée. Mon ascendant ne s'exerçait que lorsque je chantais un titre pour la première fois.

L'angoisse commença à se faire réellement sentir lorsque je rayai sur ma liste le 703e titre. Il ne m'en restait donc plus que six au compteur. Cela ne pouvait pas être possible. Je m'étais amourachée de ce pouvoir suprême et revenir à ma condition de femme que personne ne baisait correctement était tout simplement impensable.

J'en arrivais donc à ne m'autoriser plus qu'un seul titre par mois.

Pour durer. Pour durer. Pour durer encore.

704 : mois d'avril, *Darla dirladada*.

705 : mois de mai, *Dis-moi des mots*.

706 : mois de juin, *Love in Portofino*.

Je tombai malade.

Je dus me rendre à l'évidence : j'étais devenue addict à une sexualité dantesque. Attendre un mois entier avant de reprendre du plaisir avec des amants résolument dévoués et des amantes esclavagisées était un véritable supplice. J'avais des crampes dans la chatte. Mes lèvres vides pendaient sur les bords de ma

vulve, mes seins se rabougrissaient à vue d'œil, mes cheveux, filasses, me restaient dans les mains. Je ne ressemblais plus à rien. Je devais baisser. Plus rien n'avait de sens à part ça.

707 : fin juillet, *Femme est la nuit*.

Deux titres restaient.

708 : milieu d'août, *Paroles*.

J'avais gardé ce titre car je savais que je le vivrais intensément. Toutes ces paroles déversées par des connards avides qui ne pensaient qu'à se vider les couilles, je les connaissais bien. Quand je n'étais encore qu'une minette, je ne comptais plus les rapports sans plaisir final. Je me faisais jouir toute seule avec mes petits doigts longs et fins sous les draps après que mes partenaires se soient endormis.

Paroles Paroles Paroles.

Que tu es belle
Paroles et paroles et paroles
Que tu es belle
Paroles et paroles et paroles

708. Je ne fus pas déçue de la nuit sans fin que ce titre me fit vivre.

Alors que le soir venait de tomber, je me plaçai devant la salle de sport de mon quartier. Devant moi, éclairés par les spots puissants du club de gym, apparaissaient les sportifs. Ils pédalaient sur leurs vélos sans roue, derrière cette immense vitrine qui savait si bien les mettre en valeur. Transpiration et sudation. Efforts. Et culte du corps.

Paroles Paroles Paroles

Je commençai mon refrain.

Je les vis pédaler avec plus d'ardeur.

Paroles Paroles Paroles

Ils enlevèrent leurs maillots de corps suintants.

Paroles Paroles Paroles

Ils pédalaient si vite que leurs vélos commencèrent à prendre feu. La fumée les fit d'abord tousser puis les étourdit complètement.

Je chantais de plus belle.

Je les vis alors s'embraser les uns après les autres, fumant par les paupières, dégoulinant sur leurs vélos, fondant contre la vitre pendant que je me caressais face à eux, hurlant mon refrain à tue-tête.

J'assistais avec bonheur à une orgie de muscles fondus, d'acier brûlant et de sportifs éteints. Magistral.

Chapitre 6

709

Ma vie sans ce pouvoir n'allait plus en être une. Pourquoi diable m'avoir donné ce pouvoir si ce n'était que pour une utilisation à fin programmée ? Je ne pouvais pas me résoudre à ce que ce soit la fin. Ces mains, ces regards et tous ces baisers m'avaient tenue en vie. Du coït avec des phrases qui précédaient et qui suivaient, un spectacle rare et pourtant répété 708 fois jusqu'alors. Je n'étais plus qu'une vulve, une vulve pensante et en pleine dépression. Je n'avais plus d'autre

choix. Je devais renoncer définitivement à la passion. Et, de ce fait, renoncer aussi à vivre. Malgré le peu de forces dont je disposais, je me rendis au bar de la Régence tout en répétant les paroles dans ma tête. Je ne pouvais plus reculer. Il était venu le temps de la 709.

709.

Je la connaissais encore mieux que toutes les autres. C'était un hymne. Celle par qui tout allait finir. Je commençai à fredonner.

*Viens mais ne viens pas quand je serai seule
Moi qui ai tout choisi dans ma vie
Je veux choisir ma mort aussi.*

*Moi je veux mourir sur scène devant les projecteurs
Oui je veux mourir sur scène
Le cœur ouvert tout en couleur*

*Mourir sans la moindre peine
Au dernier rendez-vous.*

REDEVENIR L'ABSENT

Gilles Ascaso

Le soleil n'est pas encore levé lorsqu'il sort sur la terrasse. Il peut, tout au plus, en deviner l'apparition prochaine à ces zones d'ombre qui s'effilochent au levant, lambeaux d'une nuit crissante encore de ses peuples d'insectes. Un air tiède, venu de la mer, porte le clapotis de l'eau prisonnière des creux de rochers, en bas, dans la crique.

Nu appuyé sur le parapet, il sent un reste de chaleur sous ses pieds, cette chaleur dont la pierre se nourrit le jour et qu'elle rend, aux heures douces de la nuit. L'air est doux sur sa peau, il caresse l'arrondi de ses muscles, ses poils et sa barbe, et c'est bon. Des caresses, il n'en a pas manqué, cette nuit ; il n'en manque pas, depuis des semaines, des mois, depuis bientôt un an qu'il est rentré. Derrière lui, dans leur chambre au grand lit d'olivier, sa femme dort, enroulée dans la pénombre et le lin. Elle dort du sommeil de l'épouse qui a retrouvé son homme. L'épouse contentée.

Il détourne ses yeux de la mer qu'il discerne à peine et regagne la chambre. Il regarde sa femme : ses cheveux, qui font une tache d'ombre sur la couche ; son corps de femme de quarante ans, dont une seule maternité a si peu élargi les hanches. Debout près du lit, il la contemple et ne retient pas

les larmes lorsqu'elles montent et noient ses yeux. Il laisse alors son dos glisser le long du mur, il s'assoit sur les dalles. Il prend sa tête dans ses mains et pleure en silence, de longues minutes à laisser couler son cœur, près de celle qu'il aime qui dort dans la pénombre et le lin.

Dans le lointain des fermes, un coq se réveille. Il est le premier, le tout premier coq à lancer son chant encore éraillé de nuit. L'homme se relève. Un dernier regard vers le lit et il sort de la chambre. Il s'engage dans le couloir. Une veilleuse étire l'ombre de sa carrure. Plus loin, il enfle un vêtement de quelques gestes rapides et des sandales de cuir. Puis il descend un grand escalier, traverse une cour, fait un détour par la cuisine, en bas d'un autre escalier.

Il pense à son fils, qui dort dans l'une des chambres de la demeure. Son fils de vingt ans drapé dans le charme et la noblesse de sa mère, qui sont comme deux béquilles pour l'aider à marcher. Ce fils, qui peine à trouver sa posture d'homme, englué dans la considération qu'on témoigne à son père, baissant les yeux dès qu'il s'adresse à lui. Aurait-il peur ? Aurait-il peur de ce père trop grand ? Devine-t-il ce qu'il a vécu durant sa longue absence ? Sait-il qu'il a partagé la vie d'autres femmes ? Sait-il, ce fils, qu'il n'est pas son seul fils ? Soupçonne-t-il seulement que son père a failli l'oublier ? Lui et sa mère et tous les autres, peuvent-ils soupçonner ce qui se tord dans le sein de leur héros ? Ce que tous pensent de lui, ce que tous ressentent, cette hiératique admiration est une montagne de granit taillée en forme de temple où l'encager. Vénérer son image, voilà ce qu'ils veulent tous. Ce qu'ils exigent.

Il n'est pas celui qu'ils croient. Ils veulent et fêtent un héros mais ne savent rien. Ils ignorent le prix de la guerre. Il a donné la mort cent fois. Il a donné la mort mille fois. Il a vu ses hommes mourir près de lui. Il a vu ses compagnons les plus chers mourir tout près de lui, sur la poussière et le sable

brûlant. Il a baisé les lèvres de la mort. La mort rouge, qui vous recouvre du sang des autres ; et la mort noire, aux relents putrides, plus terrifiante encore avec son couvercle d'airain qui prend jusqu'aux survivants dans son ombre. Il a frôlé les Enfers. Il en a senti les miasmes et entendu les gémissements de ceux qui ne vivent plus et errent dans le noir. Alors ? Doit-on être respecté pour avoir léché le sang ? Pour avoir voulu retenir ses morts ? S'ils savaient, s'ils savaient seulement quel est le prix de la guerre ! Ils ne voient que la victoire. Ils ne voient que le retour. Devient-on un héros parce qu'on revient ?

Ils ignorent quelles mains ont ensuite adouci son repos. Car cette absence, il a bien fallu qu'elle se remplisse, façonnée par la curiosité et le désir sans cesse réveillé. Non, il n'est pas celui qu'ils croient.

Il prend un morceau de fromage et le mord, le mâche vite et l'avale en trempant ses doigts dans le pot de miel. Il les porte à sa bouche, prise encore par le goût du lait de brebis. Il casse un reste de galette. Il sort de la cuisine et traverse la cour en mangeant. Cette galette, il la trouve bonne. Elle a le goût de chez lui. Le goût des mains qui l'ont pétrie. Des mains qui touchent la terre et le thym. Cette terre qui retient. Cette terre trop forte. Il descend l'escalier qui le mène à la terrasse de l'est. Bientôt, les premières lueurs de l'aube gonfleront le ciel comme un levain. Bientôt, on viendra dans la grande cuisine et on allumera le four.

Ils ne savent pas qu'il a aimé les plus belles femmes et a été aimé d'elles. L'une lui a même donné deux fils. Deux fils pour en oublier un. Il a presque cru à l'immortalité, tant était douce la volupté, souverain le bonheur d'être aimé, de ne plus rien regretter ni souhaiter. Le bonheur d'être loin. Et cela aurait pu durer toujours. Mais il a laissé le souvenir se montrer. Et après le souvenir est venu le manque. Insidieux d'abord, il s'est au fil des saisons fait tenace et collant, pour finir en une souffrance occulte qui le faisait s'asseoir sur le rivage et

regarder la mer en pleurant. Le manque, comme un voile jeté sur le remords. Oui, il voulait rentrer. Il le fallait. Revoir celle qu'il aimait. Revoir son fils. Son père. Son chien. Les couleurs et les lumières de sa terre, où tous restaient accablés du poids de l'espoir et des affres de l'attente. Rentrer pour savoir où en étaient les choses.

Sa femme, elle, n'a jamais douté, ni de son retour ni du désir qu'il avait de revenir. Se sentait-elle si puissante ? Elle était prête à tous les pardons. Et les silences du revenu, elle les a chéris, ô combien préférés à une vérité qui aurait fendu son cœur et fragilisé sa position. Au moins, elle restait sur les rives officielles de l'ignorance. Ces silences ont fait d'elle la seule femme, ici et maintenant. La seule.

Si lui n'a rien raconté, ou si peu, les autres ont parlé à sa place. Ils ont fait le récit de ce qu'ils voulaient entendre : les exploits, l'amour des siens, l'amour de sa terre plus puissant que tout. On en rirait presque ! Comme les gens se repaissent d'idoles univoques ! Comme il n'est pas l'ami de sa gloire ! Jamais, non, il ne sera l'ami de sa gloire.

Il longe la colonnade encore moulée d'ombre. Il touche la pierre. Il frôle en passant la feuille odorante des lauriers. Il s'arrête un instant et hume l'air. Ces pierres et ces senteurs ne sont assurément qu'une infime part des plaisirs du monde. Il ne voit personne. Personne ne le voit. Tout semble encore endormi. Bientôt, la maison chuintera des pas des gens sur le calcaire. Bientôt, la mosaïque s'animera et chacun reprendra le rôle qu'on a choisi pour lui.

Rentré depuis presque un an, qu'a-t-il fait ? Il a fallu d'abord mener une autre guerre pour empêcher les gêneurs et balayer les résistances. Il a fallu remettre l'ordre en sa grande et haute maison. La guerre, après tout, c'est peut-être ce qu'il sait faire de mieux – la guerre, cette arrogance... Son fils l'y a aidé. Il voulait plaire à ce père revenu. Un père inconnu, dont sa mère avait toujours cultivé le souvenir et l'image. Alors il lui

a prêté main-forte pour qu'il retrouve son fauteuil de maître. Ce fauteuil sur lequel lui-même n'a jamais tenté de s'asseoir ; après tout, ce n'était pas lui, le héros. Son père s'est ensuite efforcé de connaître son fils, ou plutôt de l'apprivoiser, tant il semblait parfois craintif. Il l'emménait avec lui pour des journées de chasse dans les montagnes, sous les eucalyptus et les cyprès, à la poursuite de chèvres sauvages ou de cerfs. Ensemble ils fatiguaient leur corps à grimper sur les roches, à courir sur les terrains de jeux, père et fils ensemble dans l'effort et la sueur. Mais c'est à sa mère que toujours il revenait. C'est à sa mère que toujours il se confiait. Alors le père pensait à ses autres fils et se demandait quels hommes ils devenaient.

Sa femme, elle, se figeait dans son orgueil d'épouse qui a eu raison de croire. Et si les retrouvailles ont d'abord été décevantes, nuit après nuit les corps ont réappris à vivre ensemble. Nuit après nuit elle a reconquis le corps de son époux. Elle avait été si longtemps vide de lui. Une béance à combler que toutes les copulations du monde parviendraient à peine à satisfaire. Lui, bien sûr, a consenti à ce ventre, à ces tissus qui savaient si bien retenir et mâcher. Mais un vertige est venu, et avec lui la méfiance de ce corps de femme trop ouvert. Trop profond. Un corps devenu trop habile. Il aurait voulu s'en éloigner, mais toujours le désir était là, sauvage malgré lui. Désir et défiance en un même élan de chair. Il ne la reconnaît plus. Maintenant, son épouse est une femme impudique sanglée dans l'orgueil de la victoire.

Et, répondant étrangement à ce retour en sa terre, un déracinement s'est fait jour. A grandi, à bas bruit, comme un abcès dans la gencive. Il devenait le déraciné, le dessaisi des dangers. Il devenait le démuné des îles. Alors, quand l'air lui manquait, quand son cœur le serrait trop en une crampe douloureuse, il fuyait ses obligations et partait seul près de la mer. Il marchait sur la plage ou les falaises et, les yeux tournés vers le couchant, il pleurait en voyant le vol évident des

oiseaux. D'autres fois, il s'enfonçait en courant dans des coins de campagne et se dévêtait. Il courait dans les bois de chênes verts, écartant d'un geste les feuillages, sautant par-dessus les murets, nu, haletant, laissant les arbustes griffer son torse et fouetter son dos. Puis il se couchait dans les jeunes romarins et en hurlant se roulait dedans. D'autres fois, il s'asseyait au milieu des troupeaux et regardait pâture les bêtes, rarement immobiles, toujours allant vers l'herbe fraîche. Il n'est plus, désormais, l'homme d'une seule terre. Cet homme-là, non, il ne le sera plus.

Et les dieux ! Où donc étaient les dieux ? L'avaient-ils seulement réconforté quand il fallait compter les morts et reconnaître les siens dans des crânes ouverts ? Non, les dieux s'étaient tus. Les dieux l'avaient laissé seul sur le vaste monde, brisé de fatigue et de désespoir, pris dans des aléas de tempêtes et de forces malfaisantes. Non, les dieux n'existent plus. Qui peut donc croire encore en eux ? Qui le pourrait ? Ô vacuité du ciel ! Ô vents venus du hasard, n'obéissant à rien ni personne !

Il traverse le jardin d'aromatiques et sort de l'enceinte par une porte percée dans le gros mur. Cette porte donne sur un chemin pentu bordé de broussailles, qu'empruntent les pâtres et les gens du coin. Il s'y engage. Il prend à droite, un peu plus loin, près d'un olivier centenaire. Des marches inégales taillées dans le roc plongent vers la crique. Il descend. Il se retient aux branches basses des pins qui parfument l'air de résine. Et, soudain, une clameur monte de la terre : les oiseaux se réveillent. L'air frémit. Le soleil va se lever. Le bruit rassurant de la mer se rapproche, porté par les élans d'un vent plus frais.

Alors que l'escalier va bientôt atteindre la plage, l'homme s'arrête. Un petit cri a attiré son attention. Ce cri, il le connaît bien. Là, sur la branche basse d'un jeune chêne, une chevêche le regarde de ses yeux étonnés qui brillent dans la pénombre du sous-bois. Il la regarde aussi. Cette chevêche, elle n'est l'attribut de nulle divinité. Il le sait désormais. Une simple

chouette qui rentre au nid.

La crique est baignée de vapeurs et d'effluves. Un pêcheur, déjà, se penche sur son embarcation. Il se prépare à prendre la mer. Lorsqu'il entend qu'on approche, il se redresse. Il regarde cet homme qui se dirige vers les esquifs. Il plisse les yeux. Il le reconnaît bientôt, comme il passe tout près. C'est que, cette fois, celui qui vient ne dissimule pas son apparence sous celle d'un mendiant, non, cette fois il n'est ni puant ni laid, comme à son retour. Il est vêtu d'un chiton banal mais ses traits, il ne les cache pas. Les yeux du pêcheur alors s'illuminent et sa bouche s'ouvre sur un sourire plein de gratitude. Il s'avance vers son roi et fait un geste pour baiser l'étoffe qui descend sur ses cuisses, mais celui-ci l'en empêche. Non, lui dit-il presque tendrement, donne-moi juste un bateau. Le pêcheur le conduit vers une embarcation plus robuste. Il lui offre son panier, rempli de son repas du jour et de vin pourpre, de quelques figes très mûres. Puis il s'incline encore quand le roi s'embarque et descend la voile.

Maintenant le héros est sur la mer. Un vent favorable le pousse vers le large. Une lumière à peine vêtue révèle les îlots et les vagues. Il jette un regard par-dessus son épaule. Derrière lui, le soleil rosit le sommet des montagnes.

À mesure qu'il avance, son Ithaque s'efface.

Il en devine encore un instant les falaises, dans un orient de brumes au lacis compliqué.

ALTERE HEROS

Pierre Brignon

— Je vais parfaitement bien !

Il martela son buste en titane à grands coups de poing rageurs pour appuyer ses dires, accentuant encore les horribles grincements qui s'en échappaient.

Hardiman IV avait depuis longtemps dépassé la date d'expiration neuronique prescrite par son concepteur, mais sa carte mémoire s'étant fort opportunément détraquée la première, il faisait mine de ne pas s'en être aperçu et brinquebalait sa carcasse à bout de souffle à travers la Galaxie comme si de rien n'était. Le *neuroïde* avait hérité son caractère un peu bougon d'un cousin programmeur affilié au Syngeeca, une fraternité de *neurobidouilleurs* qui n'avaient que mépris pour les droïdes serviles de la Confédération Galactique.

Lui n'avait jamais souffert d'une intégration des préceptes de politesse, civilité et autres fadaïses bonnes pour les *crypto-majordomes* au service des huiles du Gouvernorat. C'était un cyborg teigneux et retors, et les remontrances affectueuses de sa copilote ne l'aidaient pas à adoucir les remontées d'acide de sa batterie au cyanure.

— Et puis je n'ai pas de leçon à recevoir d'un gros phoque tout suintant de mauvaises graisses.

Son interlocutrice poussa un soupir désabusé qui fit frissonner sa moustache et repoussa pour un temps la nuée de moucheron qui voletaient autour de son museau, enthousiasmés par son haleine daubée.

— Pas phoque. *Otarienne*. Pas la peine d'essayer de me vexer...

— Ah ça, je risque pas de te dérider les mamelles, c'est sûr. T'es plus molle que la queue d'un bonze de Véga. C'est tout juste si on arrive à te faire lever un sourcil.

— N'empêche que ton routeur intégré persiste à nous faire tourner en rond dans cette décharge depuis un petit moment.

Sa mauvaise foi placide lui faisait grésiller l'interface.

Il se mit à slalomer brutalement entre les épaves de vaisseaux qui dérivait, histoire de passer ses nerfs et faire balloter un peu les protubérances flasques de sa contradictrice. Mal lui en prit. La casserole rutilante qu'elle portait en sautoir sur sa poitrine considérable s'échappa de sa gorge charnue et tressauta follement jusqu'à heurter violemment son *plexicrâne* qui vibra sous le choc.

— *Foutrebit !* Mais c'est qu'elle me défoncerait la trogne avec son fichu pendentif ! Quand est-ce que tu vas te décider à me balancer ça dans la benne de la navette ?

Elle lui jeta un regard horrifié :

— Pas question ! Un cadeau de Tante Hippoderme qui le tient d'un brocanteur du système de Bételgeuse ! Une authentique *Stratopoêle* de Marx. Un bijou !

S'il avait pu soulever une de ses simili-lèvres ironiquement, il ne s'en serait pas privé :

— À moins que ce ne soit un véritable casque de guerre des légions païennes de Cassiopée, juste un peu cabossé...

Leur véhicule ayant repris une trajectoire plus sage, l'ustensile avait regagné sa niche adipeuse, et l'*otarienne* ne releva pas.

Elle avait appris à supporter stoïquement les vexations

incessantes de son compagnon et ne lui en tenait plus rigueur depuis longtemps. D'autant plus qu'il ne crachait pas sur ses recettes mijotées aux petits boulons, à l'occasion.

C'est vrai, c'était une passion chez elle. La popote, la bouffe, la becquetance. Tout ce qui arrondissait les courbes et huilait les rouages. Sur Terra Engloutica, sa planète natale, elle avait eu sa petite réputation... Mais c'était avant le Grand Naufrage.

Une larme discrète perla de son œil humide et le *neuroïde* ne put réprimer un léger accès de tendresse :

— Allez, va, grosse Gamelle ! Tu vas pas nous saloper l'habitable avec tes fluides et tes humeurs, maintenant...

En guise de réponse, elle pointa l'une de ses *servo-nageoires* dans la direction d'une petite navette à propulsion *hydrofongique* dernier cri à quelques encablures devant eux. Apparemment, leurs occupants avaient jeté leur dévolu sur la carcasse d'un croiseur d'origine indéterminée dont ils arpentaient le pont méthodiquement. Des humains ou assimilés, à en croire les scaphandriers qu'ils avaient revêtus.

— Ah, les enflures ! Encore une bande de *narco-éboueurs* en maraude qui vient nous chourer notre gagne-pain ! Sûr qu'ils vont embarquer tout le matos neuronique du centre de commandes, les chacals !

Tout vibrant d'indignation meurtrière, le *neuroïde* braqua sa grue magnétique sur le vaisseau intrus et lui envoya une telle décharge que celui-ci fut extirpé de son orbite et dériva au loin au milieu d'une gerbe de métal en fusion. Les petits spationautes en goguette sur le croiseur en furent tout retournés et s'éparpillèrent en tout sens, manifestement effarouchés.

— Dis donc, Hardi, tu es sûr que...

— Ta gueule, Gamelle ! C'est pas le moment de finasser ! Y en a marre de tous ces spolieurs qui se gavent aux frais des honnêtes ferrailleurs accrédités. On paye suffisamment cher notre licence pour ne pas s'embarrasser de palabres avec les

pisse-gadou de ce genre.

— Spoliateur. On dit spoliateur. Les *spolieurs*, c'est quand...

D'un geste sec, il amorça la procédure d'arrimage en urgence qui arracha à leur *cosmochalut* des gémissements métalliques de protestation. En moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, ils embrassèrent le flanc du croiseur avec la délicatesse d'une *pénestrelle* en rut.

Pendant que l'*otarienne* tentait péniblement de désincarcérer sa bouffissure du siège étriqué de la cabine, Hardiman IV s'échinait à remettre en place la plaque signalétique d'accréditation au revers de son plastron maculé de crasse. Non qu'il accordât le moindre crédit à cette breloque qu'il avait extorquée à un brave agent technique du Gouvernorat. Mais ça lui procurerait potentiellement un avantage tactique non négligeable dans une négociation qui pouvait s'avérer quelque peu tendue.

Son métabolisme hybride de *neuroïde* l'autorisait à une sortie « à nu » dans le vide spatial, et il ne s'en priva pas. Un petit côté exhibitionniste qui ne lui déplaisait pas et tendait généralement à déstabiliser les humanoïdes de base, tout emberlificotés qu'ils étaient dans leur pudibonderie et leur combinaison pressurisée.

Ainsi surgit-il du sas de débarquement, silhouette altière de quatre-vingt-quinze centimètres dans le halo scintillant des phares de son bâtiment. Ne lui manquait qu'une cape et une petite brise pour l'agiter fièrement. Il faudrait y penser pour une prochaine altercation.

* * *

— Bordel, mais c'est ce putain de nabot qui vient de pulvériser l'ancrage de notre navette ?!

La patience n'était pas la vertu première du Major Olibrius.

Pas mauvais bougre, états de service remarquables, Semper Fi à fond et tout ça, mais bon, il ne fallait pas non plus lui chier dans les bottes. Éléonore Dentrement en savait quelque chose, qui se le coltinait en mission pour la Confédération depuis franchement trop longtemps.

Elle posa une main ferme sur le bras du marsouin qui brandissait déjà un atomiseur de poing surdimensionné :

— Du calme, Major. C'est un *neuroïde* de classe 4 salement délabré, et ses circuits ont manifestement l'air en vrac. Il est instable. Levez le petit doigt et nous avons toutes les chances de finir dans la benne du tas de boue qui lui sert de vaisseau. J'aimerais éviter. Nous avons déjà sept hommes au tapis et des choses sérieuses à faire, ce n'est pas le moment de s'éparpiller. On va palabrer tranquillement, et si l'occasion se présente, je vous promets que vous pourrez le bousiller avec toute la maestria dont vous avez toujours fait preuve en ce genre de circonstances. On est d'accord ?

Sans attendre sa réponse, elle fit quelques pas dans la direction de leur agresseur, paumes ouvertes, et enclencha son *spatiovox* universel :

— Paix, citoyen ! Nous agissons au nom du Gouvernorat et sommes sincèrement désolés de cette méprise dont notre navette *hydro fongique* a fait les frais...

Son interlocuteur ne lui laissa pas l'opportunité de poursuivre cette approche diplomatique et éructa directement dans son casque :

— Ne vous foutez pas de ma gueule, Madame la lécheuse du Gouvernorat. La sincérité ne fait sûrement pas partie de votre bagage émotionnel et vous avez accosté dans MA juridiction de prospection exclusive dûment estampillée par le Service d'*éco-voirie* alternative des bureaux de la Confédération sur Sirius Minor du Grand Chien. Vous êtes en tort et je suis en règle. Vous allez donc foutre le camp avec ce qui reste de votre patinette *champigno-propulsée* après m'avoir fait de plates

excuses, ça va sans dire.

Éléonore Dentregent ne s'attendait pas à une négociation facile, mais face à ce déchaînement de morgue grossière, elle resta quelque peu décontenancée. Il allait falloir faire preuve d'un peu de perfidie si elle voulait se donner une chance de récupérer rapidement la précieuse cargaison du croiseur avant que l'escouade de la Convergence *sapienne* à leurs trousses ne surgisse d'*outre-espace*.

— Bien, bien. Je vois que j'ai affaire à un *neuroïde* plein de sagacité et très au fait de la réglementation confédérale ainsi que de son avantage tactique. Pour autant, il n'est pas question que j'abandonne là les fûts de déchets neurotoxiques que nous sommes venus récupérer. Je serais bien peinée que vous puissiez en subir quelque dommage. À voir l'état de votre *plexicrâne*, je m'étonne même que vous ne ressentiez pas déjà quelques perturbations synaptiques...

L'astuce n'était pas d'une grande subtilité, mais avait le mérite de la vraisemblance. Le léger mouvement de recul du *cyber-hurluberlu* tendait d'ailleurs à prouver qu'il avait gobé ce gros bobard. L'agente du Gouvernorat poussa son avantage :

— Bien entendu, une fois notre navette réarrimée par vos soins et notre chargement embarqué, nous nous ferons une joie de vous laisser profiter de l'usufruit du reste de la cargaison qui...

— Cette pouffiasse ment.

Une horrible espèce de limace vaguement humanoïde ondoyant sur deux pseudopodes gluants venait d'apparaître derrière le nabot, sa moustache toute frémissante d'excitation.

— Il n'y a pas plus de déchets neurotoxiques dans ce rafirot que dans le cul de mon arrière-grand-mère Hallali de Baisemouche. Tu peux en croire mes vibrisses.

Foutu cosmopolitisme galactique ! Il fallait que ce pervers synthétique s'acoquine avec une *otarienne*. Pas moyen de lui faire prendre des vessies pour des lanternes tant qu'elle

pourrait faire usage de ses pilosités quantiques hypersensibles. L'affaire se corsait. D'autant plus que cet abruti de Major Olibrius donnait des signes manifestes d'impatience et réclamait avec insistance dans son casque la permission de dégommer la limace. Il fallait en finir, de préférence en restant en vie. Finalement, la vérité était peut-être la meilleure porte de sortie.

— Écoutez, on ne va pas se mentir, il s'agit de rien de moins que de préserver la paix cosmique.

Le nabot ricana :

— Tu entends ça, Gamelle ? La gentille dame pleine de sincérité s'apprête à sauver le monde et on est là à se curer le nez en attendant que ça passe. Mais qu'est-ce qu'on attend pour lui céder la place, je te le demande...

Éléonore Dentregent ravala son envie de lui perforer la face et joua l'honnêteté poignante à fond :

— Bon, d'accord, je n'ai pas été tout à fait franche, mais je ne suis pas censée l'être : nous sommes en mission secrète et son succès dépend entièrement de notre discrétion. Puisque vous êtes en mesure de détecter pas mal de choses, vous devriez pouvoir capter un signal biologique asynchrone à l'intérieur du croiseur. Il s'agit du corps cryogénisé d'une princesse *sapienne*, une civilisation avec qui nous sommes entrés en contact récemment et dont les plénipotentiaires ne sont pas franchement décontractés. Il se trouve qu'il y a quelque temps, une de nos patrouilles un peu zélée a... euh... neutralisé ce croiseur intrus sans s'apercevoir de l'importance de ce qu'il renfermait. Voilà, je ne vous fais pas un dessin : ce n'est pas vraiment la situation idéale pour entamer des pourparlers constructifs et apaisés... à moins que nous ne récupérions leur petit trésor et que nous soyons en mesure de le leur restituer avec force courbettes et quelques explications lumineuses, histoire de faire passer un gros ratage pour un acte héroïque. Et surtout, en évitant à tout prix de dévoiler notre jeu en général

et l'emplacement de notre capitale en particulier, parce qu'on n'a pas la moindre idée de leurs intentions. Bref, on est dans la merde et j'ai carte blanche pour abattre tous les importuns qui s'opposeraient à la réussite de cette foutue mission. J'ajoute que ça urge, l'une de leur équipe d'investigation est sur nos talons.

Le *neuroïde*, hilare, s'approcha au point de lui taper sur l'épaule autant que sa taille modeste le lui permettait :

— Eh ben voilà !, Madame la super-agente du Gouvernorat. Là, on se comprend. On peut commencer à discuter sérieusement d'une juste rétribution pour notre éventuelle coopération civique.

Au moment où il s'apprêtait à fixer le montant de ses émoluments, un flux énergétique inopiné transperça la coque du croiseur et le processeur neuronique de Hardiman IV déjà passablement dysfonctionnel en prit un coup. Le temps que le réamorçage système s'effectue, le *neuroïde* chancela et se raccrocha in extremis au bras d'Éléonore Dentregent qui, réflexes obligeant, l'envoya valdinguer par-dessus son épaule d'un Ippon-Seoi-Nage bien senti.

Ensuite, tout s'enchaîna très vite.

Le Major Olibrius, enfin libéré de toute inhibition, appuya sur la gâchette de son atomiseur pointé sur l'*otarienne* qui para le flux de plasma en brandissant avec une rapidité déconcertante pour un tel tas de graisse la casserole en osmium orthorhombique qu'elle dissimulait dans ses protubérances mammaires. Le tir dévié troua suffisamment le dos d'Éléonore Dentregent pour qu'elle ne se pose plus jamais la question de savoir si ses primes étaient à la hauteur de la peine qu'elle se donnait. Le Major n'eut pas le temps de déplorer la mort de son supérieur hiérarchique : la casserole en osmium projetée par le bras puissant de l'*otarienne* lui défonça le casque, réduisant sa tête en une bouillie informe qui n'avait rien à envier à la tambouille du mess. Ses petits camarades marsouins, faisant fi

de leur devise pleine de bravoure et de loyauté, s'esquivèrent sans demander leur reste.

Hardiman IV, encore flageolant sur ses guiboles, se relevait à peine quand l'*otarienne*, qui essuyait tant bien que mal sa Stratopoêle fétiche sur les lambeaux de la combinaison de l'ex-agente du Gouvernorat, vint s'enquérir de son état :

— Je vais parfaitement bien !

Ça ne sautait pas aux yeux, mais ça allait mieux en le disant, même avec un manque évident de conviction. L'*otarienne* ne put s'empêcher de profiter un peu de ce petit accès de faiblesse :

— Ça n'est pas trop de toi, d'habitude, cette façon de faire diversion en t'affalant comme une loque...

En guise de réponse, il pointa son index au-dessus de leur tête dans la direction d'une nef d'aspect étrange que son registre cortical ne parvint pas à répertorier. L'appareil, qui semblait flotter sans qu'ils puissent identifier le moindre système de propulsion, braqua un rayon scintillant sur le croiseur et une sorte d'œuf translucide gigantesque en émergea, remontant lentement le long de ce faisceau tracteur. Ils eurent largement le temps d'y apercevoir une silhouette diaphane pourvue de longs membres effilés qui s'ébattait à l'intérieur.

— Voilà la princesse *sapienne* décongelée qui retrouve sa petite famille, on dirait. Si la pimbêche du Gouvernorat a dit vrai, il risque d'y avoir pas mal de grabuge dans le coin...

Le *neuroïde* rassembla les quelques pièces de sa carcasse qui s'étaient répandues un peu partout dans la bagarre et se hâta tant bien que mal vers leur bon vieux chalut.

— Je serais assez d'avis de s'éclipser fissa. La haute politique intergalactique, ça nous dépasse. Qu'ils s'étripent entre eux si ça les chante, il sera bien temps de venir récupérer les débris de leur orgueil ensuite.

— Comme c'est joliment dit. Ta petite syncope ne semble pas avoir altéré ton lyrisme.

— Ta gueule, Gamelle ! Aide-moi plutôt à réintégrer la

cabine, j'ai le tibia gauche qui part en vrille.

Les deux héroïques ferrailleurs de l'Espace regagnèrent leur *cosmochalut* sans cesser de s'invectiver, ni remarquer le *poulpo-scruteur* indétectable que le commandant de la Convergence *sapienne* venait de téléporter à leur bord.

Une fois installé aux commandes, Hardiman IV retrouva toute sa hargne bienfaisante et ricana en constatant que la nef étrangère s'éloignait lentement.

— Quelle bande de dégonflés, ces *sapiens* ! La pétasse du Gouvernorat se faisait de la bile pour rien. Ils ont récupéré leur mioche et ils se barrent sans demander leur reste, ces métèques ! Ils ont bien compris qu'il fallait pas jouer avec les nerfs d'un *neuroïde* de ma trempe et de sa fidèle partenaire, pas vrai ?

L'*otarienne* acquiesça machinalement d'un léger signe de tête, vaguement distraite par la sensation d'être au centre de l'attention d'un public imaginaire. Pourtant, ses moustaches ne décelaient aucune présence et...

— Au fait, ma graille, j'ai bien l'impression que tu m'as sauvé la mise, tout à l'heure, *mmh* ?

— Disons que je n'avais pas le choix. Il n'y a que toi qui parviennes à contrôler à peu près les commandes de cet engin délabré.

— Délabré ? Un éco-collecteur magnétique de carcasses spatiales dûment passé au contrôle technique pas plus tard que... heu... c'était quand déjà... ?

Les rodomontades du *neuroïde* empêchaient l'*otarienne* de se concentrer mais elle parvint quand même, alors qu'il reprenait son souffle pour lui asséner en détail la fiche technique de leur véhicule, à lui faire part de son inquiétude :

— Quand même, cette histoire de Convergence *sapienne*...

Peu habitué à être coupé dans son élan, Hardiman IV s'étonna :

— Quoi, la Convergence *sapienne* ? Qu'est-ce qu'elle a, la

Convergence *sapienne* ?

— Je ne sais pas. C'est bizarre. Un pressentiment... Comme si on en savait trop...

Le *neuroïde* s'interrompt brusquement dans ses préparatifs de décollage et se tourna vers elle en plissant ses simili-paupières :

— Mais, j'y pense... Y aurait p'têt bien un joli paquet à se faire en racontant un peu ce qu'on a vu aux pontes du Gouvernorat, non ? Les informations, en diplomatie, ça se monnaie bien, y paraît ?

L'*otarienne* fronça les moustaches, un peu déstabilisée par le brusque revirement de son camarade :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Je ne suis pas persuadée qu'ils accordent beaucoup de crédit aux témoignages de deux éboueurs qui...

La cabine se mit à vibrer comme s'ils traversaient le champ gravitationnel d'une supernova.

— JE NE SUIS PAS UN ÉBOUEUR ! Je suis un négociant, moi ! Je prospecte et je vends au plus offrant. J'ai des relations avec toutes les canailles de ce coin de la Galaxie. Il ferait beau voir qu'on refuse d'écouter mon baratin ! M'en vais leur montrer, moi, de quelle cuve a été extrait Hardiman IV ! On fonce immédiatement au siège du Gouvernorat sur BabelWeb, on leur déballe tout ce qu'on a vu en l'enjolivant un peu et on palpe une forte récompense pour informations cruciales arrachées à l'ennemi ! Allez, *zou*, à nous le flouze !

Elle se cala au fond de son siège en prévision de la brutale accélération qui s'annonçait. Elle avait appris à se faire une raison et n'insista pas. Ils n'en étaient plus à une bévue près, de toute façon.

L'antique *cosmochalut* se cabra en crissant des stabilisateurs et fonça dans l'infini cosmique, emportant avec lui des rêves de fortune, un brin de mélancolie adipeuse, et un *poulposcruteur* connecté à l'ensemble de la flotte d'invasion

sapienne embusquée dans son sillage et impatiente de faire la connaissance des membres du Gouvernement.

DRAGO BENEDETTO

Emilie Woestelandt

Au début, j'étais assez euphorique. J'ai toujours admiré ces tarés avec la langue coupée en deux. J'ai un poster de *Frissons* de Cronenberg au-dessus de mon bureau. Et le *knife play* me fait grimper la libido à la vitesse grand V. C'est pour dire que les délires organiques, ça a toujours été mon truc. Ouais, au début, c'était presque amusant. J'ai mastiqué en me réveillant, mal à la mâchoire, une pâteuse de l'enfer, et la sensation d'avoir un poisson mort dans la gorge. J'ai toussé un bon moment, j'me suis dit *t'as encore déconné avec les clopes et les joints hier soir*. Et j'ai eu ce goût, envahissant, de métal rouillé. J'ai commencé à paniquer, j'avais l'impression que les os de ma mâchoire étaient en train de se disloquer. J'ai craché un filament de sang qui bavait sur mon menton et c'est là qu'elle est sortie : ma langue. Enfin, *ma nouvelle langue*. Un tapis de papilles roses, gluant, que je pouvais contrôler comme une queue d'animal. Elle m'apparaissait trop lourde et trop encombrante, mais j'étais en extase. J'ai levé les yeux vers le miroir de la chambre et je me suis vu : une créature mi-humaine, mi-caméléon.

*

- Bordel ! C'est une tumeur ?
- J'en sais rien.
- Ça fait mal ?
- C'est chiant surtout.
- Putain... meuf... c'est peut-être comme Spider-Man.
- C'est de l'hawaïenne que tu fumes ?
- Une araignée mutante qui lui bouffe le doigt et hop ! Peut-être qu'un serpent t'a mordu dans la nuit ? T'imagines le trip ? Ça ferait de toi... la femme serpent.
- J'aurais plutôt dit caméléon.
- Tu peux faire des trucs de dingues avec ça...
- Ah ouais, genre quoi ? Gober des mouches ? Ça m'faisait kiffer au début mais... ça sert à que dalle, putain ! J'ai un steak dans la bouche.
- Pas cool pour une végé'.
- Déconne pas. Je sais pas quoi faire.
- Ouais, c'est ça la question : qu'est-ce que tu vas en faire ?

Pas certaine que ce soit une bonne idée de l'avoir raconté à Noé. Mais est-ce que j'avais le choix ? Des jours que je me terre chez moi. Fallait bien quelqu'un pour m'apporter à bouffer. Et puis... un peu de contact social n'a jamais tué personne. Je hausse les épaules et fais disparaître les ronds de fumée de Noé avec ma langue – ça l'éclate comme jamais.

- Je suis devenue une putain d'attraction.
- T'arrête ! Tu sais combien voudraient se réveiller un matin avec une vie toute neuve ? On s'fait chier dans des tafs qui nous sucent la moelle, et on détruit notre moelle avec des drogues qui nous font perdre nos tafs. Être une super-héroïne un beau matin... pourquoi s'en plaindre ?

C'est sûr qu'avec tout le THC et l'alcool qui coule dans la transpi' de Noé, le problème est réglé. J'devrais faire pareil. Enfin, encore faut-il savoir se défoncer sans terminer en tremblant sous une douche froide. Fais chier, tant pis, au point où j'en suis !

— Donne-moi ça, va.

— Le joint ?

— Ouais !

— T'es sûre ? L'autre soir, t'étais le gamin de *Sixième Sens* après...

— Donne-moi une taffe ou je fais l'anaconda autour de ton cou avec ma langue.

Il me présente ses dents serrées par le stress, puis se détend après avoir vu que les premières taffes ne me font pas devenir *Cole Sear* face à un cadavre ambulant. Il sort des paquets de *junk food* d'un sac en papier. Je fume de grandes bouffées en observant le choix qui se présente à moi ce soir : nachos et guacamole ou cup de nouilles instantanées.

— Je t'ai pris une réserve pour un moment.

— Merci.

Je m'entraîne à prendre les chips une à une à même le sachet avec ma langue, raide déchirée, la tête vautrée sur le canapé. Noé me tape sur l'épaule, pose une tête de *weed* sur la table et titube jusqu'à la porte :

— Faut qu'j'me casse, Anaconda Girl...

— On avait dit caméléon.

— Ouais...

— Ciao, le mortel.

Je me retrouve seule entre les débris de bouteilles vides, les capsules de bières transformées en cendars qui font empester l'appartement, les sachets vides de chips et les biscuits croqués qui traînent. Je tourne ma tête vers le miroir dans la lumière tamisée rouge, sors ma langue que je fais danser dans l'air. J'ai l'air d'un cobaye de laboratoire échappé de sa cellule. Mais ça me fait sourire. D'un sourire euphorique, mesquin et désespéré.

*

Je suis réveillée par trois notifications à la suite qui font des *ding ding ding* dans le silence du salon rouge dans lequel je me suis endormie. Le temps de quelques minutes, j'ai le sentiment d'avoir retrouvé ma vie d'avant, petite langue inutile qu'on oublie dans sa bouche, mais le long morceau de viande qui sort hors de moi me rappelle à la réalité. Je ne sais pas si j'en suis effrayée ou rassurée. C'est Noé.

— Meuf, faut que tu voies ça !

Y a un lien sur lequel je clique menant à un forum qui a la gueule d'un Skyblog pas fiable : *Mon oreille est devenue énorme, HELP !* S'ensuivent des réponses qui n'ont aucun sens, moitié *trolling*, moitié docteur du dimanche.

— Merci, No, mais j crois qu c'est juste un type qui s'est fait piquer par une guêpe.

— Oublie ça ! Faut que t'ailles au Paura Notturna Cabaret.

Noé bosse à l'Opéra, un putain de bon poste, et il en voit passer, des célébrités. Il se fait des rails avec des comédiens et

comédiennes et trinque avec des danseuses de néoburlesque après la pression des spectacles. Il s'occupe de gérer le son et la lumière. Grâce à lui, les shows sont assurés. Allez savoir où il a dégotté ce truc. Certainement des cramés au grand cœur, et il se dit ça va me faire du bien. Mais attendez, putain, il en a parlé à quelqu'un ?

— C'est quoi, ce bordel ? T'as dis quoi sur mon... truc ?

— Rien, j'suis pas con, j't'envoie l'adresse. Traîne pas, vas-y cette nuit.

Je suis livide avec dégradé de couleurs chaudes sur la tronche, une tumeur dans la gorge qui va finir par m'étouffer : qu'est-ce qui pourrait arriver de pire ?

*

L'entrée du Paura Notturna Cabaret est une porte quelconque, ordinaire comme pas possible, qui ressemble presque à la porte d'une cave à ordures. J'hésite, cachée sous la capuche de mon sweat noir, avec mes difficultés à déglutir qui me font faire des bruits de petit monstre affamé. Un coup sur la sonnette, j'ai pas traîné mon excroissance jusqu'ici pour repartir bredouille, avec la curiosité piquée qui épluche mes nerfs. Un type dont je ne vois pas la tête ouvre la porte. On dirait le *Slender Man* à ses heures de pause. Il baisse la tête pour tomber nez à nez avec ma gueule pâle et, sans un mot, se décale pour me laisser entrer. Je le remercie, et il fait une légère révérence avec reconnaissance. Je tire un rideau donnant sur une grande pièce qui ressemble à un mix entre chapiteau et loges de théâtre. Il y a des portants de vêtements un peu partout, une table où se mêlent maquillage et nourriture, une scène étroite au centre, une lumière orangée qui fait se sentir dans le cœur d'un soleil,

et des petites enceintes sur lesquelles chante Caruso sur fond de parasites audio dus aux vieux enregistrements qui ont ce côté gramophone dans les années 20. Un putain de voyage dans le temps. Et y a pas que ça qui fait se sentir coupé du monde : les *Creatures Notturna*. Pas d'insultes, c'est un surnom choisi par toutes ces belles gueules cassées qui me regardent avec une affection dont je ne suis pas coutumière – comme si j'étais une orpheline qui venait de trouver un couvent. Mais quelque part, j'ai le cœur qui baigne dans un liquide amniotique, et c'est comme si je comprenais ce que signifiait de ne plus être seule – peut-être pour la première fois de ma vie. Je suis médusée malgré moi par tous ces corps dans lesquels bougent des âmes crépitantes : des omoplates qui ressortent comme des ailes d'un dos tatoué, les neuf doigts d'une main, d'énormes kystes, et j'en passe. Je serre mes bras sur moi-même, comme si je me câlinais, et secoue la tête dans un *salut* qui échappe jusqu'à moi-même. Je n'ai aucune idée de ce que je fous là. Quand, accompagnée par un élan de voix déstabilisante d'Enrico Caruso, une créature gigantesque, presque deux mètres, dans un costume bleu à sequins, de grands talons à plateforme qui la font bondir de bien dix centimètres de plus, de courts cheveux coupés au carré plaqués en arrière, qui était en train de rire avec une femme tatouée aux pieds comme des palmes qui pédalent sur un vieux piano, se tourne vers moi, les yeux pétillants, en respirant d'une adrénaline clairement visible. Ses grandes jambes ne font qu'un de la salle qu'elle traverse en quelques pas jusqu'à moi. Elle fléchit un genou à terre, tend une main qui fait penser à une rose ayant élégamment bourgeonné vers moi. Un court raclement de gorge et son œil unique, d'un bleu-violet que je n'avais jamais vu ailleurs – l'autre œil est couvert d'un cache –, se plante en moi quand elle récite avec un charisme qui nous rend minuscule larve se demandant comment elle s'est retrouvée entre les pétales d'une plante aussi envoûtante :

« *A noi fate ritorno beate i cori e serenate il giorno* ¹ »

Je souris bêtement, en partie parce que je ne sais pas quoi répondre. Aussi car je ne comprends pas un foutu mot d'italien, ce qu'elle semble deviner sans pour autant traduire les mots. Son genou quitte le sol, et elle passe d'une taille proche de la mienne à arbre géant d'univers magique.

— Il y a des mystères qui sont devant nos yeux depuis si longtemps qu'on en a oublié leur singularité.

La femme au piano se lève et soupire avec grâce dans un surjeu :

— Les étoiles !

Quelqu'un continue :

— L'amour !

Je ne comprends pas si cette scène est calculée, une présentation commune pour tous les paumés qui débarquent ici, ou une pure improvisation.

— La taille de mes dents !, ajoute une personne aux dents géantes qui sort de derrière un portant de vêtements, un chapeau haut de forme sur la tête, dans des vêtements colorés qui renforcent le côté chapelier fou. La femme géante acquiesce, enjouée, et revient à moi, enthousiasmée par ce qui a bien l'air d'être de l'improvisation. Elle pose une main sur son cœur avec solennité :

¹ « Rendez-nous les cœurs heureux et donnez-nous un jour serein », extrait de l'opéra *La Liberazione di Ruggiero dall'isola d'Alcina* (1625) de Francesca Caccini. Un des premiers chefs-d'œuvre d'opéra, et premier ouvrage lyrique composé par une femme.

— Thalia Speranza.

Je n'ai pas le temps d'échanger mon prénom qu'elle continue, me tirant par la main jusqu'à une chaise juste devant la petite scène où elle m'installe :

— Tu veux continuer de vivre ou t'éteindre dans une cage ?

La lumière orangée pulse vers d'autres nuances de couleurs chaudes puis de couleurs froides avant de se stabiliser dans une lumière dorée. Thalia monte sur la scène, qui n'est pas bien plus élevée que le sol, mais crée ce bruit propre aux planches de théâtre, comme si on tapait sur le cœur de bois de Pinocchio. Les enceintes baissent en volume – un opéra vieux comme le monde continuait de se jouer – et la femme tatouée commence à pianoter un air qui passe du rêveur au menaçant. Thalia tourne sur elle-même, est possédée par quelque chose que je ne connais pas. J'ai toujours admiré la force qui pousse des personnes à oublier le regard et le ridicule, le nectar de vie qui coule dans les veines des comédiens et des comédiennes. Je n'ai jamais su aligner trois mots en public, alors c'est dire à quel point ça me rend contemplative. Je m'enfonce dans ma chaise, fais tomber ma capuche. Pas complètement à l'aise, pas incommodée pour autant. Je me sens comme en pleine montée d'une drogue inconnue, qui porte le nom de *Paura Notturna Cabaret*. Thalia sait faire de sa voix quelque chose qui serait comme une alarme bienfaisante, qui pousserait à se taire pour rêver :

— Ce monde est pas fait pour les bizarres. Qui n'a pas remarqué ? Des sommes qui sont jetées dans les caisses des chirurgiens pour avoir une gueule unique. Nez parfait et bouche qui ressemble à une piscine gonflable sur laquelle on

voudrait rebondir. Rhinoplastie avant de s'enfermer dans un sac en plastique. *Tanto la vita !* Pas le temps de ne pas être soi, tu ne crois pas ?

Son œil est maintenant réglé vers moi, animé par une électricité, une vie, une rage. Un homme aux oreilles surdimensionnées pose une petite table pliante près de moi, y place une lampe, un verre de vin et un plateau de chocolats. La lumière éclate et la pièce est maintenant plongée dans le noir. Je manque de m'étouffer avec le vin sous l'effet de la surprise. Thalia clame dans l'ombre :

— L'ère de la bizarrerie commence aujourd'hui !

À chaque fois qu'elle parle, on croirait entendre des applaudissements, et ses mouvements de bras, de lèvres, de ses yeux qui se plissent et se réouvrent la rendent merveilleusement théâtrale, évoquant ces actrices du cinéma muet qui ressentaient avec une démesure qui n'existe plus dans notre monde rigide et gris, où la neutralité est un gage de réussite. *Sois basique et tais-toi.* La lumière réapparaît et Thalia revient à mon niveau, tire une chaise et se place près de moi. Mais je n'ai pas l'impression que le spectacle soit terminé, comme si la vie était un théâtre permanent pour elle, et que la performance ne s'arrêtait jamais. Les vieux morceaux d'opéra reviennent sur les petites enceintes et les autres se défigent, mais restent les yeux rivés vers nous – Thalia et moi. Y en a qui s'allongent sur la scène en me fixant du regard, d'autres qui mangent dans un coin. Elle sort une longue cigarette blanche d'un vieux porte-cigarettes, la tasse sur ce dernier en cadence au rythme de mes battements de cœur et chuchote vers moi – comme pour répondre à sa toute première question :

— À moins que tu veuilles halluciner des gargouilles qui

parlent à force d'être seule dans ta tour.

Confiteor Deo omnipotenti, beatae Mariae ², qu'elle ajoute en faisant un signe de croix grotesque et exagéré.

— Et c'est quoi, le plan ?

— C'est toi qui décides, Prométhée moderne.

Une première bouffée qu'elle souffle en direction de ses jambes infinies croisées l'une sur l'autre.

— Est-ce que... quelqu'un sait à quoi c'est dû ?

— On a chacun notre petite théorie. Hill Heart pense que le nucléaire crée des tumeurs d'un autre niveau, King-Size Karl se dit qu'il est pas impossible que Dieu se fasse chier, Ramona aimerait bien que ce soit les extraterrestres qui s'éclatent à nous étudier, Angelica Di Avolessa est convaincue qu'on a oublié la moitié de la vérité dans une vie antérieure et moi, je crois que c'est un super-pouvoir.

— Un super-pouvoir ?

— Ouais. Une mutation qui te fait sortir du lot et qui te permet de voir ce que les autres ne voient pas, elle dit en tournant sa tête vers moi tout en retirant son cache oculaire d'un geste élégant, ce dont elle est coutumière. Un énorme œil d'un violet plus profond me regarde. On dirait une petite planète issue d'une maquette du cosmos. Elle fait un clin d'œil de cet œil gargantuesque et repose le cache.

— Avant ça, j'étais une gamine qui se rongait le cœur pour tout. Hypersensible qu'on dit.

Les autres font une révérence comme si elle venait de citer le nom d'un saint dans une succursale du Vatican, et elle se

² « Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie », traduit du latin.

tire une balle imaginaire dans le cœur.

— Tu sais ce qu'on m'en a dit ? *TROP*. Les normaux et leur dictature du *tout-parfait tout-souriant*. Moi, j'avais la petite malformation génétique qu'on voulait pas voir, qui rappelait aux personnes banales à quel point elles étaient sans cœur. Et puis, l'œil est devenu plus gros. Et j'ai vu au-delà des mondes et de l'obscurité... Un super-pouvoir, *Drago Benedetto* ³.

Aucune idée si ce monologue fait partie de la mise en scène du personnage qu'elle incarne sans temps mort, jouant au théâtre dans la vie comme si chaque partie du monde était un morceau de scène. Mais, putain ! c'est inspirant au point de m'avoir coupé le souffle.

— Tu devrais commencer par te trouver un nom.

— Un nom pour quoi ?

— Tu crois que tu vas rester devant la foule : *Ophélie Dubois, enchantée*.

Elle claque des mains et je sursaute sur ma chaise. Je reprends un chocolat comme une gamine devant un film, puis mâchouille le praliné au lait pétillant en marmonnant :

— M'appelle pas Ophélie...

— Je veux pas savoir comment tu t'appelais...

Elle se lève, écrase son mégot sur un morceau de chocolat blanc, s'approche de mon oreille, me serre les deux épaules alors que j'avale la dernière bouchée de bave chocolatée, complètement intimidée par sa présence :

— ... je veux savoir comment tu t'appelles !

³ Dragon béni, traduit de l'italien.

Toutes les mains au bout des bras – dont une plus grosse que les autres – s’entrechoquent entre elles, les bouches sifflent et les yeux se tournent vers moi, impatients, comme si j’allais cracher le secret de l’origine de la vie sur la table dans une bouillie de chocolat.

— *Basta, basta !* Laissez-la. Tu trouveras en temps et en heure.

Un *ding ding* sur mon portable me ramène à une autre réalité, friable, et je ne sais pas si je suis pressée de la retrouver ou effrayée de quitter ces personnes avec lesquelles je me sens étrangement bien. C’est l’heure de mon réveil. Putain, déjà le matin ! Aucun soleil n’entre dans ce chapiteau improvisé, hors du temps, encerclé de rideaux, sans fenêtres. Je ravale ma langue que je laissais parfois pendre – consciente qu’aucun regard n’aurait jugé mes papilles géantes. Je termine mon verre de vin, et je commence à faire ces mouvements que font les gens sur le départ : se lever, regarder autour de soi, faire semblant de se recoiffer, se toucher le corps avec gêne, soupirer, sourire. Thalia se lève avec moi, en silence, puis se touche le cœur, tombe sur ses deux genoux, caresse son front de ses doigts fins, squelettiques, envoûtants, et se met à chanter sur un air d’opéra que je ne connais pas :

« *Non ci lasciare ! Non darci questo tormento* ⁴ ! »

Elle plisse les yeux, prend cet air plaintif comme seules les cantatrices savent le faire : les sourcils qui fondent comme du glaçage trop chaud sur son visage, les lèvres qui tremblent et ce quelque chose d’électrique dans l’air qui vous file des

⁴ « Ne nous quitte pas ! Ne nous fais pas cette peine », jeu de mots autour de *Torna a Surriento*, célèbre chanson napolitaine d’Ernesto De Curtis, compositeur, et Giambattista De Curtis, peintre et poète (1902). Dans la chanson originale, cette phrase est conjuguée à la première personne du singulier.

frissons. Les autres autour d'elle soutiennent son jeu : le *Loir sans histoire* – le chapelier fou aux dents géantes – retire son chapeau qu'il place sur le cœur, King-Size Karl – le *Slender Man* – lève les bras au ciel comme dans une tragédie grecque, Hill Heart – la fille tatouée – s'effondre sur les touches de son piano. Leurs corps se figent, comme dans le tableau de *La Cène*. Je ne sais pas trop où me mettre, partagée entre l'émerveillement devant leur douce folie et la confusion que l'on peut ressentir dans ce genre de situation inhabituelle. Quand vous quittez une pièce, normalement, on vous tape une bise ou une accolade au mieux, on vous balance un *salut* formel ou *bonne soirée, passez de bonnes fêtes*, pour c'que j'en sais. Et puis Thalia éclate de rire, d'un rire qui me libère du poids qui était en train de se matérialiser sur mes épaules. Elle se redresse, avance vers moi telle une déesse dans un jardin sacré, me tend sa main dans laquelle je place la mienne, un peu gauche et anxieuse, et l'écoute me dire de sa voix rauque qui semble avoir fumé une vie entière :

« *Fatti vivere, Lingua senza paura* ⁵. »

*

C'est l'aube, des tas de pieds qui traînent sur le goudron froid, encore engourdis, et quelques visages avec taches de dentifrice et rouge à lèvres sur les dents. Y a aussi quelques oiseaux de nuit qui, comme moi, rentrent la gueule peu fière, avec un hoquet d'alcool, une toux sèche ou les yeux violets. Aucune de ces personnes n'a une langue XXL dans la bouche à cacher. Je décide de passer par le port, où les premiers cafés ouvrent et où quelques personnes qui passent le balai en rejetant des feuilles mortes dans l'eau dégueulasse me scrutent l'air de dire vraiment, ça craint ce qu'on peut devenir. Faut dire 5 « Fais-toi vivre, Langue sans peur. »

qu'avec mes bruits, gargarismes de créature, j'ai l'air d'une junkie paumée qui pourrait tomber d'une minute à l'autre dans l'eau vaseuse entre les ferrys et les bateaux de pêche. Un sourire m'échappe quand je repense à Thalia Speranza, tellement que je dois rattraper avec mes deux mains ma langue qui se barre et manque de dégringoler.

Je me serre contre moi-même dans un coin de l'Abribus, pas le choix avec la pluie fine qui s'est mise à brutaliser l'eau du port devant nous. J'essaye d'avaler mes gargouillis de gorge, *crack shlag blap*, mais impossible de passer inaperçue. Un vieux rechigne dans son coin, *jamais j'aurais vu ça de mon temps*, en me jetant des regards écarquillés et tempétueux de temps en temps. Évidemment qu'il me prend pour une camée. Et puis quoi, même si j'en étais une ? Alors je me fais pas chier, je fais des bruits encore plus fracassants, gluants et sonores en passant devant lui et en décidant de tremper ma capuche plutôt que d'attendre une seconde de plus dans ce cube de l'enfer. Il le prend comme une insulte et je l'entends marmonner derrière mon dos, satisfaite par mes croassements de crapaud, auxquels je m'habitue.

C'est pas un temps à traîner en dehors des préaux, métros, bus, voitures, et je croise pas grand monde sous l'eau qui tabasse. C'est agréable, car le torrent des gouttes sur les flaques masque la mélodie gutturale qui ne me quitte plus. J'en ferme presque les yeux en pressant le pas, et m'oblige à faire une pause sous une arcade. Un écho rebondit sur mes oreilles trempées, que la pluie ne recouvre pas assez. Je ne sais pas pourquoi j'y prête attention. D'ordinaire, j'en ai pas grand-chose à foutre ; le glauque d'une ville, c'est comme le sel dans l'eau de mer : d'une évidence incontestable. Mais je me vois passer devant les boutiques encore fermées – celles des arcades n'ouvrent qu'à neuf heures – où, dans mon reflet

discret, ma langue, que j'ai laissé sortir pour ne plus avoir à faire ce bruit sordide qui m'aurait fait remarquer, pendouille. Je jette un œil dans une courte impasse entre un magasin de liquide à vapoter pour cigarettes électroniques et un restaurant japonais : un jeune au look qu'on pourrait qualifier de glam rock se fait emmerder par trois mecs qui me font cash hérissier les poils des nerfs. T'en as un, le plus bourru, qui crache *bah quoi p'tit pédé tu joues les snobs maintenant*, un autre plus maigre qui reste contre un mur en se marrant, pimentant la débilité des deux autres, et le dernier dos bien droit, le regard flippant comme ceux des crocodiles qui sortent de la surface de l'eau. Je recule, fais quelques tours sur moi-même, et le voilà qui revient : mon reflet sur les vitres du restaurant japonais à la lumière éteinte. Et par-dessus un dessin majestueux de dragon rouge et bleu se calquent mon visage et la langue qui sort parfaitement hors de la bouche du monstre mythologique. Je comprends direct, respire, ravale mon tapis rouge baveux et avance sans peur vers les trois *bully* débiles. Le bruit visqueux de ma bouche fait se retourner vers moi celui adossé au mur, il continue de se marrer quelques secondes avant que ses yeux passent de la suffisance mesquine et sadique à l'effroi. Je lève les yeux que je gonfle dans les siens et, dans un cri qui racle ma gorge, je crache ma langue qui se propulse dans l'air. Ça les fait détalier sec. J'aurais presque cru que l'un d'eux allait s'en pisser dessus. Le jeune *punky* reste figé dans un sourire, avec des larmes d'adrénaline, de peur et de soulagement qui restent bloquées dans ses yeux qui brillent. Je lui fais un clin d'œil avant de reculer et il en profite pour courir dans le sens opposé des trois cons qui ont déjà dû se rétamé dans une flaque dans la précipitation. Je retourne sous la pluie, la langue de nouveau cachée dans ma bouche, et je cours, je cours comme si j'allais pouvoir m'envoler, comme dans ces vieux comics d'un autre temps avec héros en combinaison et cape en latex. Mon cœur bat, et je me sens quelqu'un d'autre,

quelqu'un capable de repousser l'horreur des gens normaux sans cœur et sans âme, de sauver les bizarres de ce monde sordide, de sortir ma langue comme une rockstar du vingtième siècle qui s'amuserait à choquer les conservateurs et les tradi'. Je me sens être le monstre que personne ne veut voir, mais qui existe, qui existe ! *Lingua senza paura*. L'ère des bizarres, les trompettes d'une apocalypse salvatrice qui déchire le ciel pour en faire sortir une pluie de liberté pour les personnes qu'on a tassées dans un coin crade de la ville, les *trop quelque chose je voudrais que tu sois plus comme ça*, les visages cassés aux dents éclatées, les cœurs blessés tout découpés, qu'on ne veut pas faire vivre, les pas assez normaux et les *t'as vu sa dégaine* ? C'est les trois coups qui plongent la pièce dans le silence et le rideau qui se tire. Des flammes coulent dans mes artères et deviennent venin sacré. Être en vie, ça ne tient qu'à un cri. Celui qu'on gueule dans le sang, celui qu'on gueule avant le cercueil, et celui qu'on gueule quand on comprend qui on est, et qu'on n'a plus le temps de ne pas être soi. Qu'on fout la peur au placard et qu'on en sort avec des écailles de feu sur la peau. *Drago Benedetto* !

LES AUTEURS :

Philippe Minot

Naissance à Fribourg-en-Brisgau (R.F.A.) le 7 août 1965.

Enfance à Montpellier, Metz, Versailles et entrée dans la vie à Paris puis Lyon.

Etudes à Paris VII-Jussieu puis à Lyon II-Lumière : D.E.U.G. et licence de lettres modernes puis D.E.A. de littérature comparée en 1989.

Enseignant de français depuis 1990, en poste en collège à Reims depuis 1991, devant des élèves en grande difficulté scolaire.

Son écriture, anciennement prolixe, tend à la brièveté. Elle épouse, fréquemment mais non exclusivement, la forme du haïku, sans aucune ponctuation. Elle s'inscrit dans une tradition d'épure, avec des notations sensorielles basées sur un vocabulaire simple, ou s'intellectualise, plus abstraite, avec la recherche du mot rare et de la construction complexe sur une tonalité élégiaque.

Luna Baruta

Née en 1990, Luna Baruta est une autrice de fiction. Ses textes, centrés sur les corps, le passage à l'acte, le fantastique, sont publiés dans de nombreux revues et fanzines. Depuis 2016, elle édite la revue *Violences* réunissant des dizaines d'artistes de tous horizons. Elle a coédité l'anthologie *GoreZine*, questionnant le trash et la

notion de gore. Elle est depuis 2015 très active dans le collectif féministe *Dans la bouche d'une fille*, qui témoigne du sexisme ordinaire et du conditionnement de genre et dont le recueil est paru aux éditions Albin Michel en 2021. Se produisant souvent sur scène, elle joue de la musique expérimentale avec son projet solo *Candy Crash* ou en duo avec Imposture, ou Ma Loutre.
<https://berettaviolences.wordpress.com/>

Anixa Carrie

Anixa Carrie a publié une nouvelle intitulée *Halloweed* dans le recueil collectif *Halloween* aux Editions l'Amour des Maux.
<https://lamourdesmaux.fr/anixa-carrie/>

Emmanuel Brasseur

Emmanuel Brasseur est un artiste-auteur franco-canadien, né en 1966 en France (Bordeaux) et ayant vécu en France, au Canada (Montréal) et aux USA (New York). Il a étudié en génie civil et en arts visuels. Ses créations sont multidisciplinaires, il manipule les mots, les notes et les images. Ses œuvres sont empreintes de peinture, de collage, de photographie, de poésie et de musique.

Publications :

Comme tu me fais, poésie, Recueil *La différence* 2021, France

Survivre, nouvelle, *L'Autre Côté du Temps*, 2021, France

Incubation, Poésie, *Festival Permanent des mots*, Éd du Tarmac, 2022, France

La ville d'argent, illustration, Éd Glitch, 2022

Rouge, nouvelle, *Le rendez-vous des plumes*, 2022 France

Passionnement, poésie, revue *Pourtant* n°4, 2022, France

L'anniversaire, nouvelle, revue *Mæbius* n°174, 2022, Québec

Jacques Franck

Jacques Franck vit dans les Côtes d'Armor. Baigné dans la littérature depuis des lustres, il est curieux, bavard et touche à tout, se livre à des activités de bricolage et participe à de nombreuses séances de jeux de société. Il griffonne compulsivement, s'intéresse à tout ce qui fait signe et écrit de brèves fantaisies quand elles lui semblent tenir debout.

Stephan Ferry

Natif de la forêt vosgienne, Stephan Ferry est journaliste, photographe indépendant et auteur de fictions, avec une prédilection marquée pour les textes noirs, teintés d'humour grinçant et de poésie. Il a publié cinq livres personnels : deux recueils de nouvelles, deux romans et un album jeunesse.

Noé Bezborodko

Noé Bezborodko est né en Auvergne en 1992.

Passionné d'histoire et de littérature, il part vivre en Andalousie pour rédiger et publier un mémoire sur la guerre civile espagnole puis en Amérique latine en tant que professeur dans une université équatorienne. Séduit par les chansons de Violeta Parra, il monte dans un bus et roule trois jours vers le sud. À Santiago, il achète un *charango* et fait son trou.

Pourtant l'Europe lui manque. Germaniste de formation, il décide de renouer avec Berlin où il a déjà résidé dans ses jeunes années. Entre le travail, les sessions musicales, les courts-métrages et les promenades interminables, il continue d'écrire pour ses proches. La tête pleine d'histoires et de personnages, il aime créer des fictions dans lesquelles le surnaturel et l'invraisemblable s'invitent dans notre quotidien.

Son premier roman *Napoléon est mort à Saint-Denis*, est publié aux éditions Les Presses Littéraires.

Tampa Simoni

Tampa Simoni ce n'est pas son vrai nom, c'est celui de la femme dont elle est amoureuse et qu'elle rêve d'incarner. Celle qui garde rancune à ses ennemis et qui affectionne les vengeances dévorantes. A travers des textes courts à fins tragiques, elle signe un pacte avec le passé qui ne passe pas. Tampa Simoni, un joli nom... ça sonne sensualité, ça sonne bile noire, ça sonne « guérillère », ça sonne bien.

Tampa Simoni a publié un premier recueil *Je n'étais pas très portée sur les petits maris* aux éditions TS (2022). Une de ces nouvelles *Les bouts semés sont pour ma mère* est à lire dans l'anthologie *Le syndrome* aux éditions Les Deux Crânes (2022). Actuellement, en duo avec Misstine, elle se produit dans divers festivals féministes pour des lectures performances sur scène.

<https://www.facebook.com/tampa.simoni.7/>

Gilles Ascaso

Né près des montagnes, il vit aujourd'hui près de l'océan. Il aime les villas balnéaires, de tous les styles et de toutes les époques. Un premier recueil de nouvelles, *Violences brèves*, a été publié chez Lunatique, et quelques-uns de ses tableaux dans le numéro 10 de la revue *Le cafard hérétique*.

Pierre Brignon

Apparu à Paris vingt-six ans avant l'an 2000, Pierre Brignon s'est un temps pris pour Corto Maltese du Rwanda à la Bolivie en passant par la Bosnie ou la Syrie, mais il a finalement préféré s'appliquer à infliger accords du participe passé, tables de multiplication et autres joyeusetés à d'infortunés élèves qui n'en demandaient pas tant.

Alors que ses rêves s'étiolaient dans une vie consacrée par ailleurs à la culture des fraisiers et à la confection de mortier à la chaux, il reprend son itinérance : armé de son fidèle clavier, il embarque pour les étoiles, participant notamment à des anthologies aux Editions Arkuiris ou pour la revue *Gandahar*. L'aventure ne fait que commencer...

Emilie Woestelandt

Emilie Woestelandt est une écrivaine queer née à la frontière entre le plein essor du grunge et le premier mammifère cloné. Elle écrit de la fiction, des romans et nouvelles. Ses textes sont publiés dans de nombreux fanzines, revues et magazines, ainsi que dans un recueil de nouvelles dirigé par Luna Baruta et Christophe Siébert. Elle co-écrit le scénario d'un court-métrage *VIVANT.E.S.*, réalisé par Vyasa Paresce, sélectionné en 2023 par le festival international du film indépendant Extramuros au Chili, dans la catégorie *Cinemetáfora* dédiée au texte littéraire. Son univers, punk, poétique et dystopique, voyage à la frontière des genres. Une littérature de l'émotion qui explore les relations humaines, dans des mondes où survivent des invisibles, personnes tour à tour révoltées, désespérées, amoureuses, et qui arrachent à une société dont les failles sont poussées à l'extrême, leur droit d'exister.

Rendez-vous automne 2023 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A

Relecture et correction : Anne-Marie

Conception multimédia : Jérôme Bertho

Maquette /couverture : Éfelyd

Illustration couverture : Éfelyd

Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Eve M.

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-27-8

Dépôt légal : Mai 2023

© Les auteurs et Squeeze